LA LETTRE

N°41 - NOVEMBRE 2012

DU SFCC

NOTRE 51e SEMAINE DES AUTEURS ET DES STARS

SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

SOMMAIRE

P.3 **Édito** - *Jean-Jacques Bernard*

P.4 **La Caméra d'or** - *Francis Gavelle*

P.5 **Images de la Semaine 2012**

P.8 **La Semaine- les reprises**
Charles Tesson - Jean-Jacques Bernard

P.13 **François Truffaut** - *Isabelle Danel*

P.16 **Jacques Doillon** - *Interview Yves Alion*

P.18 **Eux et nous** - *Gérard Lenne*

P.20 **Repères bibliographiques** - *Claude Gauteur, Xavier Leherpeur, Pierre Murat, Jean Rabinovici, Christian Bosséno, Caroline Vié*

P.25 **Exploitation et handicap** - *Sylvain Garel*

P.26 **AG et Conseil syndical** - *Isabelle Danel, Sophie Grassin*

P.28 **Rapport d'activités** - *Isabelle Danel*

P.30 **La carte verte** - *Bernard Hunin*

P.32 **Disparition : Yves Thoraval** - *Christian Bosséno*

Notre couverture
Sandrine Bonnaire, lors de la présentation de *J'enrage de son absence* au Miramar.

Le Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision
17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 14 54 - Fax : 01 45 08 14 55
Email : contact@semainedelacritique.com,
m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directeur de la publication - Jean-Jacques Bernard.
Rédacteur en chef - Gérard Lenne.
Comité de rédaction - Jean-Christophe Berjon, Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Isabelle Danel, Gérard Lenne, Pierre Murat, Jean Rabinovici, Charles Tesson.
Conseiller à la rédaction - Lucien Logette.
Photos - Aurélie Lamachère, Enguerran Ouvray, Gérard Lenne.
Maquette - Frédéric Mazabraud, Allison Lenne
Imprimerie - Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).

print platinium
concession

AU REVOIR, ANAÏS, ET MERCI !

par Gérard Lenne

Elle est entrée à la Semaine de la Critique discrètement, mais non timidement, en 2005. D'abord stagiaire, elle a su se rendre indispensable, devenant bientôt chargée de la communication. Et c'est petit à petit que nous avons découvert la variété de ses talents. Anaïs, c'était le portrait-robot vivant de la collaboratrice idéale pour les activités qui sont les nôtres : une disponibilité sans faille et une compétence polyvalente, jointes à une vraie gentillesse.

Je me souviens de ma surprise admirative, lors d'une séance cannoise au Miramar, en découvrant qu'outre ses tâches habituelles au bureau, Anaïs était aussi une brillante traductrice. Et quel plaisir, ensuite, de travailler avec elle à notre fascicule « Spécial 50e anniversaire », dont elle fut l'infatigable maîtresse d'œuvre. Tant de qualités devaient, tôt ou tard, être remarquées. Anaïs a accepté la proposition d'Isabelle Madelaine, la productrice d'*Augustine*, de devenir son assistante.

Alors, à l'instar de Gargantua, nous ne savons s'il nous faut rire ou pleurer. Car si nous sommes tristes qu'elle nous quitte, nous sommes en même temps très heureux pour elle, qui s'en va vivre d'autres belles aventures, sous le signe du cinéma qui nous a réunis. ♦

ÉDITO DU PRÉSIDENT

VISIBLE, INVISIBLE...

par Jean-Jacques Bernard

Dans la dévoration du monde par l'ère numérique, il n'y a guère de nuance. Tout se polarise entre « 0 » et « 1 », visible ou invisible, bénéfique ou nuisible. Des croisements sont toutefois possibles. Ainsi, à la fois nuisible et invisible, le (prétendu) long métrage *Innocence des musulmans*, dont seul un extrait de 13 minutes a été vu, à l'exclusion de toute projection complète, a fait germer sur le monde une flambée de violence inouïe. On peut clamer que c'est horrible, ça ne mange pas de pain. On peut aussi ajouter, d'une voix menue, que la critique a manqué là à son devoir de voir. Vous me direz qu'on ne lui a pas montré le film avant, ce qui est une bonne raison… d'autant plus qu'on peut sérieusement douter de son existence ! En tous cas, le cinéma sans intermédiaire, directement de l'envoyeur au consommateur et du criminel au sang, a trouvé là un formidable précédent. Pour le film (?) invisible (!) d'un réalisateur qui vit toujours caché à ce jour, on peut réellement parler d'efficacité narrative. Et ceux qui ont l'habitude de juger cette efficacité en nombre de spectateurs peuvent désormais la juger en nombre de morts, c'est bien plus éloquent.

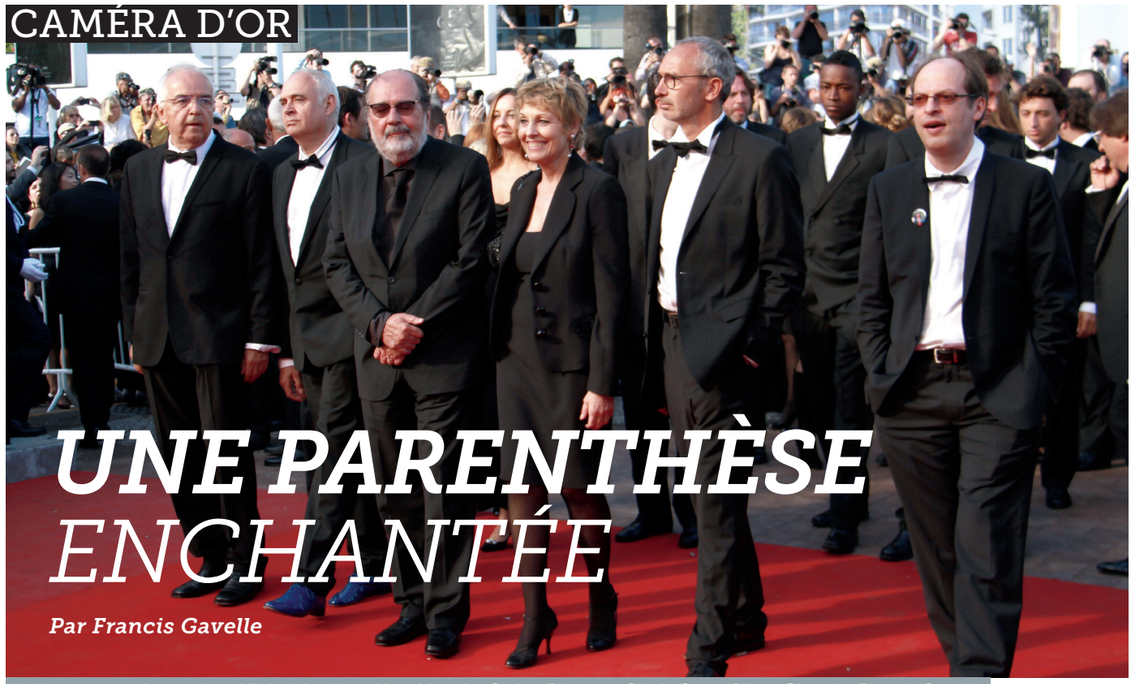
Beaucoup plus visibles et bénéfiques étaient les trois cents spectateurs présents devant la délibération publique du Prix de la Critique au Festival Biarritz Amérique latine. Notre syndicat fait peu de publicité sur cette pratique sportive. C'est vrai qu'elle concerne des spectateurs convertis, ayant déjà fait la démarche d'aller en festival. Quoi qu'il en soit, je constate que lorsque les organisateurs s'occupent de rameuter du monde (ce qui fut le cas à Biarritz), on ne voit pas une seule personne sortir de la salle pendant la partie. Le public se montre reconnaissant de tous les dribbles, feintes et pénaltys échangés. Et même si les critiques débatteurs n'étaient pas les plus médiatisés de la Terre, leur expression orale valait celle des représentants les plus huppés en masques et en plumes. Enfin, aucune partie prenante des productions concernées n'est venue nous casser la figure après le match. Pour moi, c'est simple : on devrait étendre ce processus de délibération publique aux jurys du monde entier. On s'y poilerait bien plus. Goncourt, Médicis, Nobel ou Palme d'or disputés en totale exhibition des jurés : les télés diffuseuses y gagneraient des audimats stratosphériques. Je rigole. Mais les critiques ont tout à gagner à exposer en public leur capacité à apprécier, ce n'est rien d'autre que leur métier, finalement.

POURQUOI PAS UN LIVRE BLANC (OU NOIR) ?

À propos de métier et pour rester sur cet axe visible/invisible, je tiens beaucoup à une idée énoncée lors de notre dernier Conseil : la préparation d'un livre blanc (ou noir) sur les conditions d'exercice de notre profession, ses mutations, ses pertes et ses impasses. Je n'ajoute pas *« ses espoirs »*, car comme le disait le magnifique Mario Monicelli dans une ultime interview à 93 ans : *« L'espoir est un concept inventé par les patrons pour endormir les travailleurs »*. Grand nombre d'entre nous connaissent aujourd'hui des situations d'emploi catastrophiques. Mais ils ne peuvent les décrire dans leurs supports habituels sans mettre leur carrière en cause aussitôt dans ces mêmes organes. Alors, où peuvent-ils donc rendre visibles ces dysfonctionnements, si ce n'est dans une publication dédiée, attestée, collective ?…
La seule idée qui devrait mener une telle entreprise est cette urgence des témoignages contre l'absence de tout autre lieu pour les consigner… *« Mais à qui donc se destinera cette publication ? »* m'a aussitôt demandé un rédacteur en chef, devenu adepte de l'esprit marketing… J'ai verdi sans savoir quoi lui répondre. La preuve qu'il avait tapé juste. Serait-ce donc à croire que notre travail est devenu une réalité invisible, indescriptible, sans destinataire évident et tangible ?…

Allons donc… À cette question toujours piégeuse du *« à qui, à quoi ? »* un tel livre (blanc ou noir) peut bien servir, la réponse doit rester syndicale par essence. C'est-à-dire mettre en collectif ce qui, partout ailleurs, est divisé ou tu… Au-delà de cette nécessité, il ne me vient que de vieux adages pour justifier l'existence de ce livre. Du genre « *on invente son pas en marchant* » ou *« il n'est point besoin d'espérer pour entreprendre ». A fortiori* si l'espoir est une invention patronale. ♦

CAMÉRA D'OR



UNE PARENTHÈSE ENCHANTÉE

Par Francis Gavelle

Le jury au grand complet : *Michel Andrieu, Hervé Icovic, Carlos Diegues, Gloria Satta, Rémy Chevrin, Francis Gavelle.*

Le 12.12.12 (date oulipienne) sortira, sur les écrans français, *Les Bêtes du Sud sauvage,* de Benh Zeitlin. S'attachant à décrire une communauté marginale du Sud de la Louisiane, installée dans un bayou menacé par les ouragans, ce film est aussi un portrait, tout de "bruit et de fureur", d'un père indomptable mais condamné par la maladie, et de sa fille de 6 ans, courageuse et effrontée. Repéré, à l'origine, à Sundance, le film fut projeté, à Cannes, dans la section *Un certain regard*, en tout début de festival (le premier vendredi) et s'imposa très rapidement, dans l'esprit des festivaliers, comme un très sérieux candidat pour la Caméra d'or. Une dizaine de jours plus tard, notre jury, présidé par le réalisateur brésilien Carlos Diegues, vint confirmer, lors de la cérémonie de clôture, l'attente des habitués de la Croisette et des pronostics, et attribua la Caméra d'or à ce premier long métrage américain indépendant.

Était-il mon favori ? Non. D'emblée, je lui avais reproché sa virtuosité trop ostentatoire, son exubérance trop systématiquement revendiquée, sa tentative sans appel de méduser le spectateur pour mieux le séduire. Certes, la sincérité et l'humanité du réalisateur n'étaient pas à mettre en cause ; mais cette indépendance artistique me semblait, au bout du compte, se parer des mêmes attributs aguicheurs que l'industrie hollywoodienne.

Avions-nous insuffisamment délibéré, avant de nous prononcer ?

Confidentialité des débats oblige, je peux cependant néanmoins affirmer que nos réunions de délibération, nombreuses, nous avaient permis d'avancer, en ne négligeant aucun film et en n'évacuant aucun point de vue. Tout simplement, le vote final avait été serré, très serré. *Les Bêtes du Sud sauvage* n'avait pas vaincu sans péril, ni triomphé sans une certaine gloire.

Alors, à l'heure d'écrire cette chronique, d'effectuer – sombre pratique comptable – un bilan de cette édition cannoise 2012, quels films, parmi les vingt-cinq premiers longs proposés, sont en droit, eux aussi, de retenir l'attention, quand vient le temps de la sortie sur les écrans ?

Dans une subjectivité revendiquée, à laquelle rien n'oblige d'adhérer, citons tout d'abord un autre indépendant américain (tiens, tiens !), *Gimme the Loot*, subtile comédie new-yorkaise, accompagnant deux adolescents, un garçon, une fille, en quête de 500 dollars dans les rues du Bronx. S'imposent de même *Aquí y allá*, chronique toute tchékhovienne d'un retour au pays pour un ouvrier clandestin mexicain, *Une famille respectable*, film noir iranien sur un homme séquestré par sa famille dans le seul but de le spolier de son héritage, et *Au galop*, portrait mélancolique et facétieux d'un homme et d'une femme en proie, entre Paris et Brive-la-Gaillarde, à un dérangement considérable, l'amour.

Voilà, tout est dit. Le bilan est dressé. Les jeux sont faits. Et pourtant, non. Rien n'est dit. Car comment, quand la plume vous manque, évoquer deux semaines d'exception, de complicité humaine et cinéphilique avec cinq autres jurés, auparavant parfaits inconnus – oui, je l'avoue, ma méconnaissance coupable du Cinema Novo me faisait ignorer le nom de notre président de jury et un Alzheimer précoce avait renvoyé dans les limbes les génériques des films de Christophe Honoré et le nom d'un de ses chefs opérateurs (ici, en l'occurrence, Rémy Chevrin).

Ces deux semaines furent donc une parenthèse enchantée et un souvenir, que je n'hésite plus désormais à qualifier d'exceptionnel ; mais, comme il est dit, au détour d'une réplique d'un certain film français, présenté cette année en compétition à la Semaine de la Critique, *"on ne peut pas savoir ce qui est exceptionnel, avant de l'avoir vécu"*. ♦

SEMAINE DE LA CRITIQUE

1 / Chiara Mastroianni et Soko (*Augustine*)

2 / Tim Roth et Eloise Laurence sous les yeux de Robert Emms (soirée *Broken*)

3 / Vincent Lindon (*Augustine*)

4 / Dominique Besnehard et Sandrine Bonnaire

5 / Fans de Cannes…

1

2

3

4

5

1

1 / L'équipe de *Peddlers* : à gauche la productrice Guneet Monga, à droite le réalisateur Vasan Bala.

2 / Shia LaBeouf (*Howard Cantour.com*) et Charles Tesson

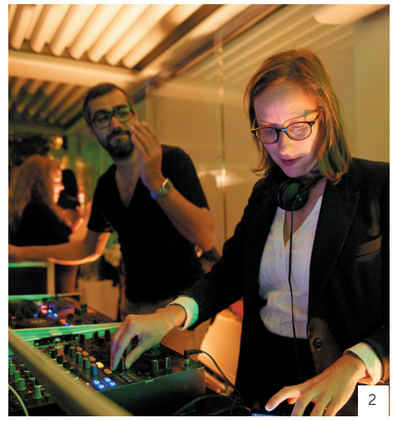
3 / Vincent Lindon, Soko et Alice Winocour (*Augustine*)

4 / Sandrine Bonnaire et William Hurt

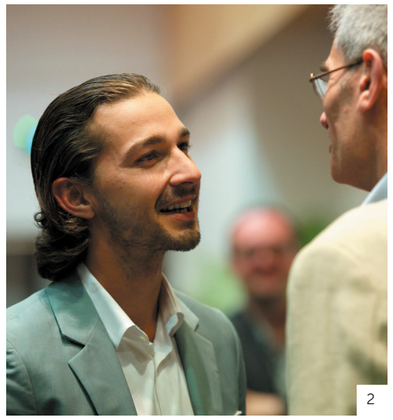
5 / Alejandro Fadel (réalisateur de *Los salvajes*), Pedro Hernàndez Santos et Antonio Méndez Esparza (producteur et réalisateur de *Aqui y allà*)

6 / Aurélie Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication, et Sandrine Bonnaire.

1



2



2

4

3

4

3

5

6

5

1 / L'équipe de *Au galop*, entre Charles Tesson et Fabien Gaffez : Louis-Do de Lencquesaing, Marthe Keller, Xavier Beauvois, Alice de Lencquesaing, la productrice Gaëlle Bayssière, le producteur Didier Creste et Enola Romo-Renoir

2 / Céline Sciamma aux manettes…

3 / Meni Yaesh et Keren Yedaya (réalisateurs de *God's Neighbors*)

4 / Charles Tesson, Sandrine Bonnaire et Alice Winocour

5 / Bonne nouvelle ? Chiara Mastroianni, Soko et Céline Sciamma

LE TEMPS DES REPRISES

Par Charles Tesson

Conférence de presse à Tbilissi : Eva Ioneso (pour *My Little Princess*), Tamara Tatishvili (Directrice du CNC géorgien), Charles Tesson et Rémi Bonhomme

Aussitôt l'édition de la Semaine de la Critique terminée, une nouvelle vie commence pour les films, aussi bien les films longs que les films courts. Pour les longs métrages, le second temps fort en France se résume la plupart du temps à la sortie en salles, même s'il arrive que les films soient montrés dans d'autres festivals avant cela, comme *J'enrage de son absence* de Sandrine Bonnaire, programmé au Festival de la Rochelle en juillet, puis à celui d'Angoulême en août. Vivre la Semaine de la Critique de l'intérieur permet d'élargir ce spectre et d'en témoigner autrement.

L'accueil des films ne se limite pas à la critique française, toutefois importante et décisive, la critique internationale ayant à Cannes un rôle très influent, avec notamment des supports professionnels comme *Variety*, *The Hollywood Reporter*, *Screen*, dont le recensement peut se révéler majeur pour les films sélectionnés, aussi bien sur le plan des festivals susceptibles d'être intéressés que des ventes (acquisition du film par un distributeur hors de la France). Vu de France, les films de la Semaine vivent deux fois : le temps de leur présentation à Cannes et celui de leur sortie en salles.

Pour la Semaine, c'était aussi le Pérou ! Le lama de Lima vaut bien le lion de la Métro...

C'est oublier que de nombreux directeurs et programmateurs de festivals des quatre coins du monde sont à Cannes pour faire leur marché et que les films ont généralement plus d'une année à vivre dans le circuit des festivals. Si on sait qu'*Augustine* d'Alice Winocour, présenté à la Semaine en séance spéciale, sort en France le 7 novembre, on ignore en revanche qu'il a été invité à ce jour depuis Cannes dans une vingtaine de festivals, dont celui de Toronto (en septembre) et de Bombay (Mumbai, en octobre).
Certes, les festivals (peu nombreux) qui ne retiennent que des premières mondiales ou internationales ne sont pas concernés, sauf pour les films français qui deviennent de fait, après Cannes, des premières internationales.

On oublie trop souvent le rôle majeur de festivals étrangers qu'on estime secondaires alors qu'ils ont pour vocation, outre de montrer une sélection nationale, d'offrir au public, une fois par an, la plupart des films vus à Berlin, Cannes et Venise. Ces films n'ont pas toujours la possibilité de connaître une sortie en salles, de sorte que le festival est l'unique occasion, pour tout un public de cinéphiles avide d'un cinéma autre, difficile d'accès, de les découvrir.

À Cannes, ce sont les vendeurs des films (ventes internationales) qui déterminent cette politique des festivals, selon les cas de figure, et bien évidemment les directeurs et programmateurs de festivals, qui font leur choix et invitent les films, en approchant les vendeurs. Si le film a déjà un distributeur, c'est lui qui prend une décision avant la sortie en salles - voir par exemple le cas de *Hors les murs* de David Lambert (Belgique), présenté au Festival de Namur, ou de *Los salvajes* d'Alejandro Fadel (Argentine), récompensé dans de nombreux festivals (prix du meilleur film au Sanfic, à Santiago du Chili, en août 2012, prix Cinédécouvertes à Bruxelles), en compétition au festival de Belfort fin novembre avant sa sortie début 2013.

UNE OCCASION UNIQUE, POUR TOUT UN PUBLIC DE CINÉPHILES AVIDE D'UN CINÉMA AUTRE

Si le film n'a pas de distributeur, le festival devient alors la seule opportunité pour le public d'un pays de le connaître. C'est dans ce dernier cadre que les reprises de la Semaine de la Critique jouent leur rôle, en complément de ce travail. Dans les festivals, autant que faire se peut, il est préférable que les films de la Semaine soient regroupés sous le label de la Semaine plutôt que d'être noyés dans une programmation plus vaste, sans identité particulière. C'est mieux pour les films, et cela permet de faire connaître en même temps le travail de la Semaine. En France, on ignore que la plupart du temps certains professionnels, sans parler du public, n'ont pas une connaissance précise du rôle respectif des différentes sélections cannoises, pas toujours bien identifiées. Présenter dans un pays les films de la Semaine permet aux cinéastes nationaux de la connaître, ce qui sera toujours utile lorsqu'ils auront des films qu'ils entendent soumettre à la sélection.

Le cycle des reprises tend à se développer, en particulier depuis la 50e anniversaire de la Semaine, fêté dans de nombreux pays et qui a fait l'objet de plusieurs programmations. Cette politique de reprise nous semble essentielle, à la fois pour les films et pour faire connaître et valoriser notre travail de découverte. À cela s'ajoute la diffusion du cinéma français à l'étranger. Si Unifrance y travaille et organise des programmations de films français avec une délégation (acteurs, réalisateurs) pour en assurer la promotion, on sait que les premiers films ont plus de mal à voyager dans ce cadre.
Or la Semaine ayant toujours eu un attachement profond envers le cinéma français (quatre films français sur les onze retenus en 2011, trois sur les dix en 2012), les reprises à l'étranger jouent un rôle déterminant en mettant l'accent sur le jeune cinéma français et en contribuant à faire connaître de nouveaux noms. Travail en amont, en complémentarité avec l'autre travail accompli.

Avant de parler des reprises à l'étranger, il y a tout d'abord la double exception française. Juste après Cannes, il est de tradition désormais que toute la programmation de la Semaine soit montrée à la Cinémathèque de Corse à Porto Vecchio, devant un public nombreux, exigeant, et particulièrement chaleureux (voir l'article de Jean-Jacques Bernard, page suivante). Ensuite, début juin, la Semaine, films courts compris, est présentée à la Cinémathèque française. Temps fort, en présence de plusieurs cinéastes et comédiens, qui permet à un public nombreux, qui n'a pas pu aller à Cannes mais a entendu parler des films, de venir les voir, sans oublier ceux, présents là-bas, mais pas toujours disponibles et qui préfèrent les rattraper à Paris ensuite.

Pour le reste, la Semaine a désormais ses rendez-vous sur le calendrier. Tout d'abord à Beyrouth, début juillet au cinéma Métropolis, ensuite au Pérou, à Lima, en août, et au Festival de Morelia, en novembre. Pour être allé à Morelia l'an passé, à Lima cette année (et Rémi Bonhomme à Beyrouth), on ne peut qu'être satisfait du travail accompli par ces festivals pour mettre en place les films de la Semaine, d'autant que le public est nombreux (salle de 300 places comble dans le multiplexe de Lima)[1].

Cette année, deux nouveautés. D'abord, la reprise des films en Géorgie à Tbilissi (septembre), à l'invitation de Tamara Tatishvili, directrice du Georgian National Film Center. Le but ? À court terme, faire découvrir un autre cinéma à un public de multiplexes qui n'y a jamais accès. À long terme, amener l'ouverture de « Art houses », pour montrer toute l'année ce genre de films et aussi offrir un débouché au jeune cinéma géorgien, qui a du mal parfois à se faire connaître de son propre public.

Ensuite, la Semaine sera reprise en Chine dans le cadre du Festival du 1er film à Pékin. Si Unifrance emmène chaque année en avril une délégation, dans l'espoir d'une sortie en salles des films proposés et choisis, pour des raisons de censure, par le Bureau du cinéma chinois, la Semaine vise quant à elle le public étudiant des campus, très nombreux à Pékin et dans toute la Chine. Dernière chose, non négligeable : en accompagnant ces reprises, l'équipe de la Semaine entre en contact avec les cinéastes et les producteurs, noue des liens durables avec eux et collecte des informations, utiles pour la suite de la manifestation. ♦

1 - Quant à la programmation de la sélection des films courts de la Semaine, elle est traditionnellement reprise au Brésil, au Festival du court métrage de Sao Paulo, fin août, devant un public très nombreux, dans la superbe Cinémathèque du Brésil, installée dans les anciens abattoirs de la ville. La Roumanie fera de même en avril 2013 (Next, festival international des courts et moyens métrages de Bucarest) tandis que la République tchèque l'a fait pour la première fois cette année, à la Cinémathèque de Prague, en septembre dernier.

AUTOMNE À PÉKIN

Par Charles Tesson

À la fin du mois d'octobre, le 5e Festival du Premier Film, qui se déroule à Pékin et dans plusieurs villes de Chine, a accueilli pour la première fois une reprise des films de la Semaine de la Critique (ceux de l'édition 2011, à savoir *My Little Princess*, *La guerre est déclarée*, *Les Acacias*, *17 filles*, *Avé*, *Walk Away Renee*). Ce festival a pour objet de mettre en avant le jeune cinéma chinois indépendant, qui a rarement accès aux salles commerciales et aux multiplexes (même les films approuvés par le gouvernement passent en séance unique à 9 heures du matin !), tout en faisant découvrir au public ce qui se fait en dehors de la Chine. Organisé par un Français installé là-bas (Clément Magar, Legend Films) le festival s'est rapproché dans un premier temps de celui d'Angers (Premiers Plans), en reprenant une partie de sa programmation, puis de la Semaine de la Critique dans un second.

La particularité de ce festival est de se dérouler dans le circuit non commercial des salles de cinéma des campus universitaires qui, en Chine, sont de véritables villes dans la ville. Autre avantage, les films présentés ne sont pas soumis au régime draconien de la censure traditionnelle pour l'exploitation en salles (il y a plus de souplesse), ce qui a permis de montrer le film d'Eva Ionesco et celui des sœurs Coulin. En effet, lors du panorama du cinéma français organisé chaque année par Unifrance, une liste est proposée au

Bureau du cinéma qui fait son choix. Il est fort à parier que, dans ces conditions, les autorités chinoises n'auraient pas retenu *My Little Princess* et *17 filles*.

Pour cette première année de reprise des films de la Semaine, les projections se sont déroulées à la Beijing Normal University (« normal », comme « École normale »). Devant une salle comble et un public très jeune, majoritairement étudiant, la soirée d'ouverture a proposé *Les Acacias* de Pablo Georgelli, la projection étant précédée d'une présentation de la Semaine (ses origines, sa spécificité, sa place et son rôle au sein du Festival de Cannes).

Les projections étaient suivies d'un débat, avec de nombreuses questions du public, à la fois sur le film (pour *My Little Princess,* avec la nécessité de remettre le film dans le contexte de l'époque qu'il décrit et d'apporter des informations sur la réalisatrice) et aussi sur le cinéma français dans sa capacité à être en prise avec les problèmes de la société. Sur ce plan, *17 filles* a stupéfié le public chinois.

Tout d'abord, parce que cette histoire ne pourrait avoir lieu en Chine, où il est interdit d'avoir un enfant en dehors du mariage. Ensuite, parce qu'il paraît inconcevable de montrer dans un film des jeunes filles en révolte contre la société incarnée par le modèle parental, familial et sociétal (l'école, l'entrée dans la vie active) qu'elles récusent.

S'ajoute à cela que le film, ayant obtenu l'avance sur recettes, a reçu une aide de l'institution officielle, ce qui montre le chemin qui reste à parcourir dans un contexte où le cinéma chinois commercial, en termes de fréquentation, connaît une récession inquiétante. A tel point que la profession monte au créneau face au pouvoir, disant qu'elle ne peut pas lutter à armes égales face à la concurrence américaine en raison de la censure.

De ce point de vue, même à une petite échelle, le public a été très sensible à la tonalité singulière du jeune cinéma français proposé par la Semaine de la Critique. ♦

SEMAINE DI LUME

Par Jean-Jacques Bernard

Casa di Lume, ou la Cinémathèque régionale de Corse à Porto-Vecchio, est le partenaire idéal pour notre Semaine de la Critique. La meilleure preuve : pour la douzième année consécutive, sept longs et dix courts ou moyens métrages composant notre dernière Semaine ont été projetés, des 29 mai au 2 juin dernier, en ce lieu chéri des dieux qui fait confondre hédonisme et cinéphilie.

Ne nous y trompons pas, l'éternel paradoxe de la Corse, sa profonde gravité insulaire face au regard folklorique que le *« continent »* lui porte, est vite confirmé par ce public très adulte, profondément curieux des premiers films de partout, qui revient chaque année avec fidélité à la reprise de la Semaine. Loin, en bas de la ville, il y a la mer, ses attraits nautiques et la Sardaigne qu'on aperçoit parfois. Mais à la *Casa di Lume* le regard d'un public assidu et formé se porte bien au-delà : sur l'entièreté du monde.

Rien à voir avec la posture adoptée parfois dans nos régions, du genre *« Qu'est-ce qui se porte à Paris ? »* et les sourires goguenards qui vont avec… À Porto-Vecchio, on vient de confiance voir les films de la Semaine. Parce que, depuis des années, on est curieux des œuvres inattendues et des conditions de leur production locale. Et si la présentation des films par leurs auteurs est là-bas essentielle, c'est qu'au fond la Corse se connaît et se reconnaît dans ces fragments de culture minoritaire, ces appels âpres et singuliers venus d'Argentine (*Los salvajes* d'Alejandro Fadel), ces désarrois de transfuges *(Aqui y alla* du Mexicain Antonio Mendez Esparza), ces prises directes avec le réel (*Les Voisins de Dieu* de l'Israélien Meni Yaesh). Les réalisateurs présents sont aussitôt gagnés par cette attention corse, à mille lieues des « figatelleries » présumées. Le comédien Louis-Do de Lencquesaing, par exemple, qu'on donnerait acquis aux seules lumières germanopratines, révélait dans les discussions autour d'*Au galop,* son premier long comme réalisateur, une ouverture d'esprit et une délicatesse peu communes. C'est aussi que, par leur seule présence à chaque projection, Jean-Pierre Mattéi, le fondateur historique de la maison, et Dominique Landron, son digne successeur, continuent d'insuffler un profond respect pour les œuvres et pour ceux qui les font. Avec ce désir inné à toute cinémathèque d'inclure les nouveaux entrants à la même aune que les plus anciens. Oui, sous la tutelle à la fois rigoureuse et complice de son délégué Charles Tesson, la Semaine s'est vue, une fois encore, *« comme à la maison »* à la *Casa di Lume* de Porto-Vecchio… ♦

Charles Tesson, Dominique Landron, président de Casa di Lume, et Sandrine Bonnaire

GROUPE AUDIENS

Le Groupe Audiens,
partenaire du Syndicat Français de la Critique de Cinéma

Notre rôle, notre mission

Audiens est le partenaire professionnel privilégié des secteurs de la culture, de la communication et des médias. Le groupe accompagne au quotidien les employeurs, les créateurs d'entreprises, les salariés permanents et intermittents, les journalistes, les pigistes, les demandeurs d'emploi, les retraités et leur famille.

Quels sont nos métiers ?

La retraite complémentaire
Audiens met son savoir-faire en matière de gestion de la retraite complémentaire au service des secteurs de la culture et de la communication dont les salariés ont souvent des parcours spécifiques.

L'assurance de personnes
Audiens Prévoyance et les complémentaires santé du groupe proposent en matière de prévoyance et de santé des garanties sur-mesure, collectives et individuelles, pour ses publics.

Le médical
Notre centre de santé René Laborie, doté d'un pôle d'expertises médicales complet de plus de 100 professionnels, regroupe au cœur de Paris un centre médical, un centre dentaire, un magasin d'optique et d'acoustique et une pharmacie.

L'action sociale et la prévention
Pour un groupe de protection sociale, la solidarité et la prévention sont une raison d'être. Outre des aides financières adaptées, l'action sociale d'Audiens propose un large éventail de prestations pour accompagner les personnes fragilisées.
Le groupe développe également de nombreuses actions de prévention dédiées aux professionnels mais aussi aux seniors notamment via le centre de prévention Turbigo - agréé Agirc et Arcco - dont il assure le pilotage.

Les services aux professions
Audiens prend en charge, pour le compte de la profession, la gestion d'un nombre croissant de prestations : recouvrement de cotisations, gestion du Fonds de professionnalisation et de solidarité des artistes et techniciens du spectacle, opérateur en gestion sociale… Cette spécificité lui confère la dimension d'un véritable groupe de services.

Une protection sociale adaptée aux professionnels du cinéma

Audiens protège tous les intermittents
La Garantie Santé Intermittents, unique, complète et entièrement dédiée
Les organisations d'employeurs et les syndicats ont mis en place avec le Groupe Audiens un accord de prévoyance permettant aux artistes et techniciens du spectacle et de l'audiovisuel de bénéficier non seulement de garanties en cas de décès et d'invalidité, mais également :
- de la Garantie Santé Intermittents, une complémentaire santé dédiée,
- du Fonds collectif du spectacle pour la santé, un fonds alimenté par les cotisations d'employeurs qui prend en charge une partie de la cotisation mensuelle de la complémentaire santé.

Les intermittents profitent ainsi d'une couverture santé complète pour un coût raisonnable.

Un dispositif d'accompagnement social et professionnel solidaire
Le Fonds de professionnalisation et de solidarité des artistes et techniciens du spectacle
Le Fonds de professionnalisation et de solidarité assure un accompagnement social à finalité professionnelle des artistes et techniciens fragilisés, relevant des annexes 8 et 10 de l'assurance chômage ou ayant épuisé leurs droits à l'indemnisation de l'assurance chômage, dans le but de sécuriser leur parcours professionnel et de favoriser leur retour à l'emploi.
L'État a désigné le Groupe Audiens comme le gestionnaire des actions de soutiens professionnels.

Groupe Audiens
74, rue Jean Bleuzen
92177 Vanves Cedex
www.audiens.org
Tél. : 0811 65 50 50*
Fax : 0811 65 60 60*

Centre de santé Audiens
29 rue de Turbigo
75002 Paris
Tél. : 0820 21 33 33
(0,09 euros TTC/min)

Plus d'informations
et de conseils sur
www.audiens.org

*prix d'un appel local

FRANÇOIS TRUFFAUT
L'HOMME QUI AIMAIT LES FLAMMES

par Isabelle Danel

François Truffaut (1932-1983) a réalisé vingt-six films mais, auparavant, il a consacré plus d'un millier de textes aux films des autres. Tantôt à coups de gerbes de roses, tantôt au lance-flammes.

Critique, puis cinéaste, le réalisateur de *La Peau douce* a parfois eu la dent dure dans l'exercice de son premier « vrai » métier. Ses débuts officiels furent une critique du *Masque arraché* (*Sudden Fear*) de David Miller parue dans le numéro 21 des *Cahiers du cinéma* d'avril 1953 : il a 21 ans. L'article est louangeur, resituant la filmographie du réalisateur, et reconnaissant dans ce film « le plus brillant *à la manière d'Hitchcock* que l'on connaisse en France », négligeant la vedette féminine (Joan Crawford) au profit de Gloria Grahame « la seule (actrice) qui soit aussi un personnage ». Au passage, il égratigne les scénaristes français - « vingt ans d'adaptation criminelle par excessive timidité » -, donne sa définition personnelle du cinéma hexagonal - « trois cents plans de raccord bout à bout, cent-dix fois par an » - , affirme l'inventivité de la série B américaine (Robert Wise, Nicholas Ray) et égrène ses passions littéraires (Balzac) et cinématographiques (Bresson, Cocteau, Renoir, Leenhardt…). ▸

« Vif, libre, impertinent. Le ton Truffaut se révèle d'entrée de jeu, du premier coup », constate Jacques Doniol-Valcroze (1). Il restera la constante de la plupart de ses textes sur le cinéma : volonté éducative (replacer le film à la fois dans la filmographie du réalisateur et dans l'histoire du cinéma), analyse attentive du scénario et de la mise en scène, comparaison de l'œuvre critiquée avec d'autres (contemporaines ou pas), mise en avant des grandes références cinématographiques.

Truffaut est radical dans ses passions comme dans ses haines, mais ses démonstrations sont toujours nourries d'arguments de poids, fussent-ils frappés au coin de la mauvaise foi. Le cinéma est un sujet trop essentiel pour rester tiède.

François Truffaut en est tombé amoureux parce que, lorsqu'il était enfant, les films lui ont sauvé la vie. Ils lui permirent d'oublier l'angoisse de l'Occupation à Paris, de pallier l'indifférence de ses parents, d'endurer les petits boulots qu'il commença très jeune, bref, de se faire de nouveaux et indéfectibles amis – acteurs et metteurs en scène -, là-haut, sur l'écran.

Des films, il dira plus tard dans *La Nuit américaine* qu'ils sont « plus harmonieux que la vie » et « avancent comme des trains dans la nuit ». Le premier qu'il voit, en 1940, est *Paradis perdu* d'Abel Gance, il a huit ans. L'émotion est immense. De là une urgence à voir le plus de films possible. Et en revoir certains, parfois quatre fois de suite (*Le Roman d'un tricheur* de Sacha Guitry), parfois sans le vouloir : lorsque ses parents l'emmènent, en 1942, voir *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné, il ne leur dit pas, et pour cause, qu'il l'a déjà vu l'après-midi même en séchant l'école. Il réunit de la documentation, volant des photos aux devantures des cinémas avec son copain Robert Lachenay.

La mission qu'il s'est assignée, ayant quitté l'école à 14 ans, est de voir trois films par jour et lire trois livres par semaine. À partir de 1947, il écrit régulièrement au courrier des lecteurs de *L'Écran français* pour obtenir les filmographies de réalisateurs admirés. La lecture de cette revue le familiarise avec les points de vue critiques d'André Bazin et quelques autres… Il fréquente assidûment (parfois en resquillant) diverses salles et ciné-clubs, ainsi que la Cinémathèque d'Henri Langlois, et le Festival du Film maudit de Biarritz, en 1949, où il fait la connaissance de Claude Chabrol, Jean-Luc Godard, Jacques Rivette, Éric Rohmer. En 1948, à 16 ans, il fonde son propre ciné-club, appelé Le Cercle cinémane, et rencontre André Bazin, « écrivain de cinéma » qui publie des textes dans diverses revues et anime les Jeunesses cinématographiques au sein de l'association Travail et Culture. Bazin deviendra son « père adopté », le tirant de quelques mauvais pas en faisant de lui son secrétaire et l'hébergeant dans sa maison de Bry-sur-Marne. Grâce à lui, Truffaut côtoie Alain Resnais, Chris Marker, Alexandre Astruc… Lorsque Lo Duca, Doniol-Valcroze et Bazin créent *Les Cahiers du cinéma* en 1951, ils sont vite rejoints par ceux qui formeront à peine une décennie plus tard la Nouvelle Vague. En attendant, ces Jeunes-Turcs « hitchcocko-hawksiens » se font les griffes en écrivant sur les films.

L'arme principale de Truffaut est une sincérité à toute épreuve. Il défend sur

trois pages le *Stalag.17* de Billy Wilder en avouant n'aimer ni *Assurance sur la mort*, ni *Le Poison*, ni *Sunset Boulevard*, ni *Le Gouffre aux chimères* ; défendant la mise en scène américaine, il attaque incidemment le scénariste français Charles Spaak (pourtant auteur des dialogues de *La Grande Illusion* de Renoir) : « Le charlespaack (sic, avec un c en trop) étant une espèce de scénariste inconnue aux États-Unis, il se trouve que le cinéma dans ce pays consiste davantage à faire faire des gestes aux acteurs qu'à leur faire raconter oralement l'histoire du film. Il suit de là que ceux qui aiment comprendre vite ne prisent guère cette forme de cinéma. » Écrivant (sous le pseudonyme de Robert Lachenay) sur *Niagara* de Henry Hathaway, il réserve les neuf-dixièmes de son texte à la plastique et au charisme de Marilyn Monroe tandis qu'en introduction, il expédie le film et son metteur en scène d'un revers de main : « Ne jouons pas inutilement le plus utile des jeux. Une fois blâmé le côté « film de producteur » du scénario, admise la mise en scène sans idées, mais toc-toc, de Hathaway, c'est-à-dire dont chaque coup porte, mais des coups connus déjà où l'invention n'a aucune part, abordons-«la» (Marilyn Monroe), de face, de dos, ou mieux encore de profil. »

DES FILMS, IL DIRA PLUS TARD DANS *LA NUIT AMÉRICAINE* QU'ILS SONT « PLUS HARMONIEUX QUE LA VIE » ET « AVANCENT COMME DES TRAINS DANS LA NUIT ».

« C'était une espèce de fan de cinéma tout fou, raconte Chabrol à propos de Truffaut (1). Ça s'est passé en plusieurs stades. Le premier stade, c'est que tout ce qu'il aimait était plus important que ce qu'il n'aimait pas. Et puis il y a eu un moment où ce qu'il n'aimait pas finissait par devoir être détruit, comme Carthage… C'est là qu'il a écrit l'article des *Cahiers* sur ce qu'il appelait 'une certaine tendance du cinéma français' ». Publié dans le numéro 31 en janvier 1954, ce « cri de guerre » restera dans les annales de la critique pour ses attaques contre les scénaristes Aurenche et Bost et le réalisateur Autant-Lara. La « tradition de la qualité », comme l'appelle Truffaut, en prend pour son grade. C'est méchant, injuste, brillant… « D'un coup de plume, Truffaut faisait des *Cahiers* une revue polémique, virulente, engagée », raconte Doniol-Valcroze. Encouragé par Jacques Laurent et Jean Aurel, suite à ce brûlot, à venir écrire sur le cinéma dans *Arts*, Truffaut y tient bientôt seul la rubrique cinéma.
Il continue à affirmer son amour pour Rossellini, Welles, Ophuls, Guitry, Bresson, Becker, Tati, et attire l'attention sur des cinéastes considérés partout ailleurs comme mineurs (Edgar George Ulmer) ; il pourfend encore et toujours de sa plume acide les Delannoy et autres Autant-Lara, mettant tous ses espoirs d'un cinéma « plus vrai, plus neuf » dans de nouveaux venus comme Astruc et Vadim. (2)

À travers l'article intitulé «Les sept péchés capitaux de la critique», en juillet 1955, il s'attaque aussi à ses confrères, tels George Sadoul, François Nourissier, Jean Dutourd, André Lang, auxquels il reproche leurs préjugés, leurs erreurs factuelles, leur « ignorance totale de l'histoire du cinéma ».

« Soyons radicaux, il en restera toujours quelque chose », pourrait être son mantra, sa profession de foi. Ce qu'il en reste ? Environ trois cents textes dans *Les Cahiers du cinéma* et cinq cents dans *Arts* (3) dont les plus virulents ne sont pas forcément ceux qu'il a choisi de garder dans les recueils de ses écrits. Devenu réalisateur lui-même, en 1957, avec *Les Mistons*, puis, en 1959, *Les Quatre Cents Coups*, Truffaut continuera à aller énormément au cinéma et à rédiger des textes et préfaces, mais en laissant de côté la polémique. Dans *L'Observateur* du 2 mars 1970, il déclare à Pierre Bénichou : « J'ai bien aimé Z (de Costa-Gavras), mais cela ne m'empêche pas de penser que si *L'Observateur* a bien tenu son rôle en défendant Z, *Les Cahiers du cinéma* ont bien tenu le leur en l'attaquant » et un peu plus loin, non sans une certaine ironie : « Antonioni est le seul bon cinéaste que je n'aime pas ». De là à comprendre qu'il ne s'est jamais trompé sur ceux qu'il a déclarés « mauvais », il n'y a qu'un pas ! Critique un jour, critique toujours ? C'est en tant que réalisateur cinéphile qu'il a démarré une série d'interviews avec Alfred Hitchcock, pour un livre exemplaire, *Hitchcock/Truffaut*, qui reste une source d'information et d'inspiration pour tous : journalistes, critiques ou amoureux du 7e art.

En préface aux *Films de ma vie*, en 1975, il s'interrogeait : « Ai-je été un bon critique ? Je ne sais pas, mais je suis certain d'avoir toujours été du côté des sifflés contre les siffleurs et que mon plaisir s'arrêtait souvent où commençait celui de mes confrères : aux changements de ton de Renoir, aux excès d'Orson Welles, aux négligences de Pagnol ou Guitry, aux anachronismes de Cocteau, à la nudité de Bresson…

Lorsque j'étais critique, je pensais qu'un film, pour être réussi, doit exprimer simultanément une idée du monde et une idée du cinéma ; *La Règle du jeu* ou *Citizen Kane* répondaient bien à cette définition. Aujourd'hui, je demande à un film que je regarde d'exprimer soit la joie de faire du cinéma, soit l'angoisse de faire du cinéma et je me désintéresse de tout ce qui est entre les deux, c'est-à-dire de tous les films qui ne vibrent pas. » ♦

1- *Le Roman de François Truffaut,* Cahiers du cinéma, décembre 1984.
2- *Dictionnaire François Truffaut,* sous la direction d'Antoine de Baecque et Arnaud Guigue, La Martinière, 2004.
3- *Les Films de ma vie,* Flammarion, 1975.

JACQUES DOILLON

«ET PUIS TOUT À COUP, IL Y A EU UN REFLUX...»

Propos recueillis par Yves Alion

Jacques Doillon a terminé un film, *Un enfant de toi*, qui sort le 26 décembre prochain.
Et il est en montage du suivant. C'est peu dire qu'il ne chôme pas. Depuis le début des années 70, il n'a d'ailleurs eu que peu de creux dans sa carrière (ce qui n'empêche qu'ils soient douloureux à vivre) et il n'a globalement pas eu de relations tendues avec la critique.
Auteur à part entière, partisan d'un cinéma intimiste et exigeant, notre homme fait manifestement partie de ceux qui ont « la carte », ou du moins qui l'avaient... Ce qui ne veut pas dire qu'il porte une affection démesurée à l'exercice critique. Démonstration...

Vous avez signé entre trente et quarante films : votre carrière est nourrie autant que nourrissante. Considérez-vous que la critique ait été plutôt bonne fille à votre égard ?

À vrai dire, je n'en sais trop rien. Je serais tenté de répondre oui, mais de loin, en me référant à ce qui m'a été rapporté. Pour un cinéaste, ça ne sert à rien de lire les critiques. Lorsque le film est dans les salles, il appartient aux spectateurs. Très tôt, j'ai compris que les critiques s'apparentaient à des sondages et qu'il fallait absolument dépasser les 50% pour être élu. Avouez que c'est une conception bien médiocre de la fonction, que c'est franchement vain.
Si les critiques étaient mauvaises, c'était évidemment désagréable de les lire. Même si c'est assez peu traumatisant d'être attaqué par quelqu'un que l'on n'estime pas vraiment. Mais lorsqu'elles étaient bonnes, je me suis trouvé le plus souvent en désaccord. Pire, je n'avais pas l'impression que l'on parlait de mes films. Ce que je lisais ne ressemblait certainement pas à ce que j'aurais écrit sur mes films si j'avais dû le faire.

***Le critique est néanmoins un spectateur privilégié.
Il va produire un texte, qui a vocation à rester...***

J'ose croire que le film va rester davantage que les critiques qui s'y rapportent.

À aucun moment vous n'avez pensé que le regard de l'autre allait vous apprendre des choses sur votre œuvre ?

À de rares exceptions, la réponse est non. Mais c'est vrai qu'il arrive que certains critiques aient un regard assez malin sur ce que j'ai fait. En réalité, cela m'embarrasse que l'on éclaire mes films d'une lumière trop crue. Je ne suis pas opposé à ce que subsiste une part de mystère.

Si je m'aperçois à travers un texte analytique qu'il existe des mécanismes systématiques dans mon travail, je vais le regretter et veiller à ne pas les utiliser à nouveau. Je pense être conscient quand j'écris, je ne fais pas n'importe quoi. Mais je n'applique aucune recette. Il y a des bouts de dialogues qui poussent une scène jusqu'au bout... La scène remue et elle pousse vers la scène suivante. C'est ainsi que cela se passe. Moins j'en sais, mieux je me porte.

Ce que vous dites dépasse la critique. Vous affichez une certaine défiance envers ce qui relève de l'analyse... Pourtant j'ai souvenir de vous avoir entendu disserter sur le cinéma de Mizoguchi dans un bonus de DVD...

Il se trouve que je n'avais pas revu les films de Mizoguchi, que j'admire effectivement, depuis un moment. Et je regrette un peu de l'avoir fait. Si j'avais pu revoir les films et réfléchir trente secondes, cela aurait sans doute été plus pertinent. Mais c'est vrai que, de temps en temps, ça m'amuse, lorsque je n'aime pas un film, de voir ce que la critique en pense. Prenons l'exemple des films de Sokourov, que je déteste. Je lis la critique et je vois que les films de Sokourov sont encensés. Je vois qu'ils accumulent les étoiles dans les tableaux. Je suis consterné.

Et puis il y a des mouvements de flux et de reflux dans la critique. Il y a des effets de mode. Je crois que dans les années 80, je pouvais faire n'importe quel film et la critique en disait plutôt du bien, du moins c'est le sentiment que j'en avais à travers le retour des attachés de presse, qui me disaient quelle était la tendance. Je crois que je pouvais quasiment tout me permettre.
J'étais soutenu. Peut-être pas par tout le monde, bien sûr, mais j'étais soutenu.

Et puis tout à coup, il y a eu un reflux. Je pense que certains en ont eu marre... Je ne suis pas le seul évidemment. Je n'ai pas l'impression par exemple que Wenders ait aujourd'hui l'aura critique qu'il avait dans les années 70. J'ai le sentiment qu'il y a des réflexions, conscientes ou non, du type : « On l'a assez soutenu, celui-là ! Place aux jeunes ! »

Et vous n'étiez plus assez jeune ?

Peut-être. Je ne dirais pas, par exemple, que *Ponette* a été détesté, mais c'est vrai que le film n'a pas eu l'écho que mes films précédents avaient eu.

La polémique a beaucoup porté sur le prix d'interprétation de la Victoire Thivisol qui interprète le rôle-titre, à Venise, alors que pour beaucoup elle jouait sans conscience de le faire...

C'était grotesque. Quand je vois le degré d'inconscience ou de paresse de certains comédiens... Cette enfant de 4 ans savait son texte, elle était lucide. J'aurais aimé avoir beaucoup de comédiens adultes qui aient le degré de conscience, de sensibilité et d'intelligence de cette enfant. Mais je dois ajouter que c'est essentiellement en France que la polémique a eu lieu. Je me disais que si j'avais pu m'exiler, cela aurait arrangé mes affaires. Les Américains et les Japonais ont adoré *Ponette*...

La critique influe-t-elle sur la carrière des films ?

De moins en moins. Quand Bory écrivait une page sur un film, cela amenait 50 000 spectateurs à Paris. Il n'y a pas un critique aujourd'hui qui ait ce pouvoir, ou cette écoute.

Comment l'expliquer ?

Je ne l'explique pas. Peut-être Bory avait-il un enthousiasme qui n'existe plus. Aujourd'hui, il n'y a plus que des braises, et il faut souffler fort. Peut-être est-ce un problème d'éducation.
Comment expliquer que les gens lisent plutôt les mauvais livres, écoutent de la mauvaise musique, regardent des programmes de télévision idiots, etc. ? Aujourd'hui, il n'y a plus aucune curiosité, ce qui n'était pas le cas dans les années 70. C'est terrible d'être obligé d'avoir de la nostalgie...

«C'EST VRAI QU'IL ARRIVE QUE CERTAINS CRITIQUES AIENT UN REGARD ASSEZ MALIN SUR CE QUE J'AI FAIT. EN RÉALITÉ, CELA M'EMBARRASSE QUE L'ON ÉCLAIRE MES FILMS D'UNE LUMIÈRE TROP CRUE...»

Avez-vous des souvenirs particulièrement douloureux concernant la critique ? L'accueil de* La Pirate*, à Cannes, peut-être...

En fait je garde plutôt un bon souvenir de la projection de *La Pirate* à Cannes. Alors que *La Drôlesse*, qui a été bien accueilli, m'a laissé un mauvais souvenir. C'est vrai que *La Pirate* a soulevé un tollé. J'étais un peu KO debout. Le deuxième jour, j'ai décidé d'aller voir Gilles Jacob et de faire mes valises. J'étais persuadé qu'il ne voulait pas de mon film, et c'est pourquoi il avait organisé une projection de celui de Zulawski en marge du festival. Je ne sais pas comment la cabale a été organisée, mais les gens sifflaient dès le générique de début... Je me disais que ce serait sympathique d'attendre de voir la première scène avant de rejeter le film...

Et en fin de compte, je ne m'en suis pas mal sorti, puisque je ne suis pas resté. Au contraire La Drôlesse avait été bien reçu. Ce qui fait que je suis resté six jours à Cannes. Et qu'à ce moment, j'étais sonné, abruti. Je me suis réfugié dans une petite maison que j'avais alors dans le sud des Alpes et je suis resté là-bas pendant plusieurs semaines pour m'en remettre. Je ne pouvais quasiment plus dire un mot... En fait, le festival m'avait essoré. Répéter je ne sais combien de fois mes bêtises, mes tentatives d'explications sur le film, c'était comme un chemin de croix.

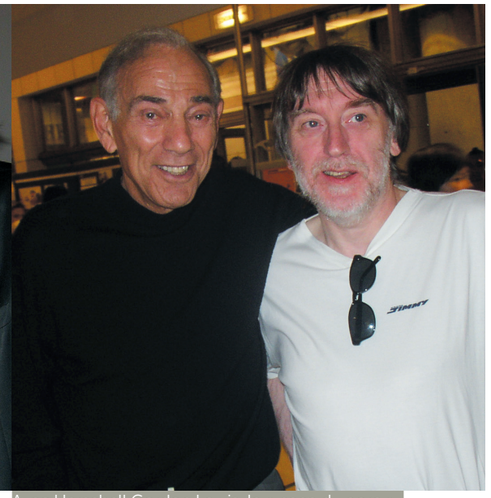
Le jeu de la promotion vous agace...

C'est vrai que le film est là, il parle pour moi. Être obligé de façon scolaire de le justifier est assez insupportable. Beaucoup de questions tournent autour du pourquoi. Je n'en sais rien. Il faudrait plutôt me faire parler du comment. ♦

Avec Charlotte Gainsbourg débutante, juste après *Jane Eyre*.

Avec Édouard Molinaro, toujours modeste et affable.

Avec Jean-Jacques Annaud, lors d'un « Rendez-vous » du Syndicat.



Avec Herschell Gordon Lewis, le « pape du gore », un homme qui a compté dans l'histoire du cinéma.

SOMMES-NOUS SOUS **INFLUENCE ?**

Par Gérard Lenne

Depuis quelques années, nous interrogeons inlassablement les cinéastes (voir, pages précédentes, Jacques Doillon) sur la critique. Comment nous voient-ils ? Comment nous acceptent-ils ? Les servons-nous ? Nous aiment-ils, nous haïssent-ils ? Il m'a semblé qu'il était temps de retourner la question. Comment vivons-nous les rapports – positifs ou négatifs, mais inévitables - avec les réalisateurs, et plus largement les professionnels du cinéma ? Bonne idée de nouvelle rubrique, non ? Cette fois, j'essuie les plâtres. Mais cet espace est ouvert à tous les volontaires… Et s'il en manque, on les désignera !

Qu'est-ce qu'un critique de cinéma ? Définition qui n'engage que moi : c'est un cinéphile qui écrit. Si, en outre, il est publié, il devient officiellement critique, voire journaliste (porteur d'une carte de presse tricolore). Certains n'aiment pas être appelés critiques (la connotation est trop péjorative !), ils revendiquent le statut de « journalistes de cinéma ». D'autres n'écrivent dans aucun journal, ils font des livres, donnent des cours, sont historiens, exégètes… voire animateurs de séances de ciné-club.

À des degrés divers, les critiques-journalistes sont amenés à rencontrer les cinéastes, ne serait-ce que pour la sacro-sainte institution de l'interview. Au début des années 70, encore pigiste, j'ai pratiqué abondamment cet exercice dans un but strictement alimentaire, sans trop y croire. Ce qu'un auteur veut dire, il le dit dans son œuvre. Mais puisqu'il faut bien vivre…

Le contact (le « feeling ») est plus ou moins bon. Il y a un monde entre les chaleureux et les habitués du service commandé, les bougons et les atrabilaires. Sans compter le cas extrême de cette gloire acclamée du cinéma français, qui se paya la mesquinerie de téléphoner à mon directeur pour se plaindre que je ne lui aie pas attribué sa ration habituelle d'étoiles…

La question récurrente est, bien entendu, l'influence sur l'exercice de la critique des relations personnelles qui peuvent s'instaurer. Imaginons – le cas n'est pas si courant, mais il n'est pas invraisemblable – qu'un cinéaste devienne un ami. Comment allons-nous juger son film suivant ? Le préjugé, ça existe donc…

On dira que, s'il est devenu notre ami, c'est (en général) que nous apprécions son œuvre, son style, reflets de sa personnalité. Sans doute, mais les carrières sont souvent inégales ; s'il fait un faux pas, on marche sur des œufs. Et tout dépend alors du caractère de l'intéressé. Tel célèbre cinéaste français, issu de la Nouvelle Vague, est réputé pour son bagou et son ouverture d'esprit.
Il reconnaît volontiers avoir raté dans les grandes largeurs certains de ses films, et ne m'en voudra jamais de ma sévérité quand c'est le cas. Nous restons amis quelles que soient mes critiques. Un autre, dont la modestie est proverbiale, pratique lui aussi une lucide autocritique.

AMBIGUÏTÉS ET CONNIVENCES

Est-ce une posture ? Je les crois sincères… De toutes façons, ils ne cessent de tourner, ils font partie de ceux qui auraient mauvaise grâce de se plaindre. Mais l'ambiguïté s'immisce parfois. Dans la génération suivante, je suis devenu l'ami proche d'un réalisateur de mon âge. Ayant lu mon analyse de son premier film dans une revue mensuelle des années 70, il m'a écrit, a voulu me voir : il s'avérait que nous avions beaucoup en commun.
S'ensuit une longue période au cours de laquelle, au fil des dîners et autres rencontres, nous parlons librement de ses films, que j'apprécie et que je loue dans mon journal. Pourtant, les années ayant passé, il m'avouera un jour qu'il ne faut jamais, au moment de la sortie d'un film, lui dire trop franchement ce qu'on en pense si on en pense du mal. Plus tard oui, mais pas dans l'immédiat. Au demeurant, l'homme s'est signalé par quelques diatribes mémorables contre la critique. J'ai compris alors que c'était l'effet d'une trop grande sensibilité, et sans doute de ses débuts difficiles.

Les plus suspicieux estimeront qu'une relation amicale, entre un professionnel du cinéma et nous, a peu de chances d'être complètement désintéressée. Bien sûr, la nature humaine est ce qu'elle est. La connivence qui s'installe peut générer des conflits d'intérêt.
L'ami que je viens de citer m'a demandé un jour de m'occuper du dossier de presse de son nouveau film – travail (plutôt bien) rémunéré. Bien sûr, il fut entendu que je pourrais visionner le film avant de donner ma réponse. Coup de chance, c'était un de ses meilleurs ! Néanmoins, je n'ai pas récidivé.

À une exception près, j'ai également évité de donner dans la monographie consacrée à une personnalité vivante. Auteur ou acteur (ou actrice), ce travail n'a d'intérêt que si on le mène en étroite collaboration avec son « sujet ». On se fréquente alors pendant plusieurs mois, on investit son domicile, on rencontre ses amis, sa famille, et on a beau être conscient des dangers, il n'est pas toujours simple de ne pas y succomber.

Passons sur les invitations à déjeuner : en quarante ans de « carrière », je les compte sur les doigts de la main, venant de cinéastes dont j'étais déjà familier. Sans oublier les cartes de remerciement, assez vieille France, dont deux ou trois étaient coutumiers.

Notons aussi ce cas embarrassant où l'auteur (inconnu) d'un premier (et dernier) film que je trouve médiocre, alerté par l'attachée de presse bien intentionnée, demande carrément à me voir. Pas arrogant pour deux sous, il la joue plaintif, m'expliquant à quel point il est difficile de faire un film, visiblement paniqué par l'accueil qu'on lui réserve. Gênant ! Comme dit Nicole Berger à Aznavour dans *Tirez sur le pianiste* : « Je préférerais que tu sois prétentieux et plus sûr de ton génie ! »

Évidemment, que ce soit pour écrire un livre ou une simple interview, il y a chez tout cinéphile, donc tout critique, un fan émerveillé qui sommeille. Sans aller jusqu'aux cas extrêmes (et pathologiques) que décrivent Martin Scorsese dans *La Valse des pantins*, et Caroline Vié, journaliste elle-même, dans son livre *Brioche* (voir p.20), le fan frétille à l'idée d'approcher son idole. J'ai pu ainsi, je le confesse, intriguer bassement pour rencontrer David Lynch, Paul Grimault ou Serge Gainsbourg… Interviews pour la forme, au service d'un culte intime ! Péchés véniels… ♦

Repères bibliographiques

Parutions 2012/2

par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

Brioche
DE CAROLINE VIÉ

Éd. J.-C. Lattès
250 p. - 17€

« Ma sottise a été de penser que, parce que tu ne rentrais pas dans le moule de la beauté classique, tu chercherais aussi quelqu'un de différent. C'était vraiment idiot que de croire cela, que tu ne t'aimais pas assez pour pouvoir m'aimer moi. » Une journaliste de cinéma, qui croise pourtant au quotidien les modèles actuels de la séduction masculine, les Brad Pitt ou les Johnny Depp, tombe sous le charme d'un acteur connu mais au physique ingrat. Une attirance sans réciprocité. Une bourrasque de désir inassouvi se heurtant impitoyablement à l'indifférence de l'autre. C'est le récit de cette chute libre et de cette ferveur délétère que cisèle notre confrère Caroline Vié, critique de cinéma pour le quotidien *20 minutes*, dans *Brioche,* son premier roman. Cisèle, car c'est d'une écriture au scalpel, emplie jusqu'à saturation d'une rage désespérée, qu'elle sculpte dans le vif la statue d'une folie amoureuse, triturant avec virtuosité et violence la matière littéraire. Le golem destructeur d'une passion irraisonnée, symbole de la bataille perdue d'avance que la raison tente en vain de livrer contre l'exacerbation incontrôlable d'un sentiment à sens unique. Un texte poignant, sans fioritures, ni filet de protection, ne réclamant ni que l'on s'apitoie, ni que l'on comprenne. Juste une ultime déclaration à l'être adulé. Un cri étranglé, exutoire, mais aussi universel dans sa manière, si incandescente et si juste, d'évoquer cette douleur abyssale dont personne n'est jamais revenu.

Xavier Leherpeur

HISTOIRE

Histoire générale

Le Cinéma de Dominique Auzel, Milan (Toulouse). *Petit Larousse des films,* par genre, acteur, réalisateur, pays, sous la direction de Jean-Claude Lamy, Larousse. *Films des années 2000* de Jurgen Müller, Taschen (Cologne). *L'Annuel du cinéma 2012, Tous les films 2011,* Les Fiches du Cinéma.

Le Dico du cinéma de Jean-Michel Billioud et Marc Ingrand, Éditions de La Martinière. *Les 100 mots du cinéma* de Yves Rousset-Rouard, Presses universitaires de France, collection Que sais-je ? n° 3945.
Le Petit Livre à offrir à un passionné de cinéma de Bernard Skira, Dana éditions.

Cinémas nationaux

Les Cinémas d'Afrique des années 2000 : perspectives critiques d'Olivier Barlet, L'Harmattan.

Dictionnaire des cinéastes arabes du Moyen-Orient de Roy Armes, L'Harmattan.

Cinéma métis aux États-Unis : représentations de la frontière Mexique/États-Unis, sous la direction d'Elyette Benjamin-Labarthe, Maison des Sciences de l'Aquitaine (Pessac). *Mythes et idéologie du cinéma américain* de Laurent Aknin, Vendémiaire. *L'Ombre d'un doute. Le cinéma américain contemporain et ses trompe-l'œil* de Aurélie Ledoux, Presses universitaires de Rennes.

Big memory. Cinéastes de Belgique de Richard Olivier, Les Impressions nouvelles (Bruxelles).

La Movida. Au nom du père, du fils et du todo vale de Magali Dumousseau-Lesquer, Éditions Le mot et le reste.
Le cinéma français crève l'écran. Pour en finir avec la crise du cinéma français de Pauline Escande-Gauquié, Atlande (Neuilly-sur-Seine). *Le Cinéma français dans le monde* de Gilles Renouard, Klincksieck. *Une musique pour l'image. Vers une symphonie intimiste dans le cinéma français* de Cécile Carayol, Presses universitaires de Rennes.

Kinojudaïca: l'image des Juifs dans le cinéma russe et soviétique, sous la direction de Natacha Laurent et Valérie Pozner, Nouveau Monde éditions/Cinémathèque de Toulouse.

Genres

D'après Simenon, du cinéma à la télévision de Claude Gauteur, Les Amis de Georges Simenon (Bruxelles). *Film noir* de Paul Duncan, Alain Silver et James Ursini, Taschen. *Mafia : le crime en habit de lumière* de Flen Meynendonckx, Teclum Publishers (Belgique).

Les Cinéastes français à l'épreuve du genre fantastique : socio-analyse d'une production artistique, sous la direction de Frédéric Gimelle-Mesplomb, L'Harmattan. *L'Invention d'un genre : le cinéma fantastique français ou les constructions sociales d'un objet cinéphilique ordinaire,* sous la direction de Frédéric Gimelle-Mesplomb, L'Harmattan.

Le Cinéma d'horreur de Jonathan Penner, etc. Taschen.

Petite encyclopédie de James Bond. Tout l'univers de 007 de «Dr No» à «Quantum of Solace» de Marc Lemonier, City (Grainville).

Jeanne d'Arc de l'histoire à l'écran, cinéma et télévision d'Hervé Dumont, Favre/Cinémathèque suisse.

Rock et cinéma de Thomas Sotinel,Éditions de La Martinière.

Les Remakes de Laurent Bourdon, Larousse. *Images cinématographiques du siècle des Lumières,* textes réunis par Régine Jomand-Baudry et Marcel Nuel, Kimé.

Le Western : grandeur et décadence d'un mythe ? de Louis Le Bris, L'Harmattan. *Il était une fois... le western européen 2* de Jean-François Giré, Bazaar & Co.

Divers

Cinéphilo : les plus belles questions de la philosophie sur grand écran d'Olivier Pouriol, Fayard.

Dictionnaire de la pensée du cinéma, sous la direction d'Antoine de Baecque et Philippe Chevallier, Presses universitaires de France.

Deleuze et le cinéma : l'armature philosophique des livres sur le cinéma de Jean-Michel Pamart, Kimé. *Fondus enchaînés. Essais de poétique du cinéma* de Marc Cerisuelo, Éditions du Seuil. *Le Montreur d'ombre* de Jacques Aumont, Vrin.

L'Audiovisuel de A à Z : découvrir les métiers de l'image de Bernard Chaussegros, Eska. *Profession administrateur de production de films : statut, gestion, fiscalité, organisation des tournages* de Christophe Mahé-Ménart, Eyrolles. *Technique du cinéma* de Vincent Pinel, Presses universitaires de France, collection Que sais-je ? n°1873.

Analyser un film : de l'émotion à l'interprétation de Laurent Jullier, Flammarion, Champs Arts. *Précis d'analyse filmique* de Francis Vanoye et Anne Goliot-Lété, Armand Colin. *Qu'est-ce qu'un bon film ?* de Laurent Jullier, La Dispute.

L'Imaginaire de l'apocalypse au cinéma, collectif, L'Harmattan. *Rêve et cinéma : mouvances théoriques autour d'un champ créatif,* sous la direction de Marie Martin et Laurence Schiffano, Presses universitaires de Paris-Ouest.

La Quéquette du Graal. Les titres des films X les plus drôles, Chiflet et Cie.

Les Plus Beaux Baisers du cinéma de Didier Roth-Bettoni, Milan. *La Protestation des larmes. Le mélodrame de la femme inconnue* de Stanley Cavell, Capricci éditions (Nantes).

Le Cinéma saturé : essai sur la relation de la peinture et des images en mouvement de Alain Bonfand, Vrin. *L'Œil et l'objectif : la psychologie de la perception à l'épreuve du style cinématographique* de Clélia Zernick, Vrin.

La Couleur au cinéma de Yannick Mouren, CNRS éditions.

Tous les clichés du cinéma. Répertoire malicieux des poncifs et invraisemblances du 7e art de Philippe Mignard, Fetjaine.

Ciné passions : le guide chiffré du cinéma en France : 10 000 films répertoriés de 1945 à 2011 de Simon Simsi, Dixit.

La Vidéo contre le cinéma de Vincent Heritchi, L'Harmattan.

Le Temps dans le cinéma documentaire, collectif, Addoc/L'Harmattan,

Le Cinéma avant après de Pierre Damien Huyghe, De l'incidence éditeur (Grenoble).

Extrêmes ! Quand le cinéma dépasse les bornes de Julien Betan, Les Moutons électriques (Lyon).

La Machine à voir : à propos du cinéma, attraction, exhibition de Viva Paci, Presses universitaires du Septentrion (Villeneuve d'Ascq).

Le Livre d'or du 65e Festival de Cannes 2012-1939, Le Festival de Cannes/Entertainment Média.

Philippe Cassard. Deux temps trois mouvements. Un pianiste au cinéma. Entretien avec Marc Chevrie et Jean Narboni, Capricci éditions.

REVUES

L'Acteur dédoublé, L'Art du Cinéma n° 74-75-76. *Cinéma en Alsace, Les Saisons d'Alsace n° 51,* Dernières nouvelles d'Alsace/Nuée bleue. *Histoire des métiers du cinéma avant 1945, 1895* n° 65. *Histoire du cinéma, des origines aux années 2000 : abrégé pédagogique* [de René Prédal], *CinémAction* n° 142. *Mondes du cinéma 1,* Lett Motif. *20 ans 20 films, Trafic* n° 80.

CINÉASTES

Mémoires

Henry Chapier : *Version originale,* Fayard. Frédéric Mitterrand : *Le Désir et la Chance,* Robert Laffont. Jean Valère : *Le Film de ma vie,* Le Bord de l'eau (Lormont).

Écrits

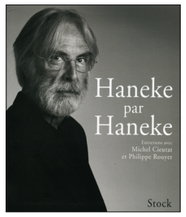
Luc Dardenne : *Sur l'affaire humaine,* Éditions du Seuil. Jia Zhang-Ke : *Dits et écrits d'un cinéaste chinois 1996-2011,* Capricci éditions.

Jean-Louis Comolli : *Corps et cadre. Cinéma, éthique, politique,* Verdier. Claude Lanzmann : *La Tombe du divin plongeur,*

Nos adhérents ont publié

Haneke par Haneke
ENTRETIENS AVEC MICHEL CIEUTAT ET PHILIPPE ROUYER

Éd. Stock - 340 p. - 29 €



On lui pose des questions et - ô surprise - Michael Haneke y répond. Ce n'est pas un taiseux, non, mais ce n'est pas un grand bavard non plus. Le plus souvent, il esquive... Le plaisir que l'on ressent à la lecture du livre de Michel Cieutat et de Philippe Rouyer, c'est que, précisément, il parvient à esquiver un peu moins que d'habitude. Bien sûr, il n'explique rien : pas moyen, par exemple, de lui faire dire ce que dissimule le dernier plan, si discuté, de *Caché*... N'empêche, les deux interviewers le suivent à la trace, le traquent, ne le lâchent pas d'une semelle et ne renoncent à obtenir de réponse que lorsqu'ils sentent le cinéaste se fermer comme une huître, bien décidé à leur résister jusqu'au bout... On apprend plein de choses, en revanche, et passionnantes, sur la genèse de ses films, sur la technique (son goût pour les plans-séquence, notamment) et sa façon, à la fois tendre et exigeante, de diriger des comédiens complices et visiblement fascinés. On apprend, aussi, son admiration pour quelques confrères : Maurice Pialat (« le plus intéressant des réalisateurs français après Robert Bresson »), et aussi John Cassavetes et Bruno Dumont... On s'étonne, lorsque le cinéaste, dont l'œuvre semble si minutieusement calculée, avoue vouloir « laisser une place au spectateur, afin qu'il puisse s'approprier le film à sa façon, avec sa culture et sa manière de penser ». Et d'ajouter, à propos de ceux qui sifflaient *Funny Games* au Festival de Cannes : « Ceux qui ont crié au scandale après avoir regardé tout le film me font bien rire. Après une première gifle, ils ont assisté à des actes de plus en plus violents sans broncher, alors qu'à tout moment, ils auraient pu se lever et partir. Mais ils sont restés, collés à leur fauteuil, parce que le cinéma a un tel pouvoir de manipulation que, malgré toutes ces choses désagréables que je leur faisais endurer, ils voulaient connaître la fin »... Il y a, en effet, un côté « clinicien sadique » chez Michael Haneke. Ces entretiens - passionnants - le confirment.

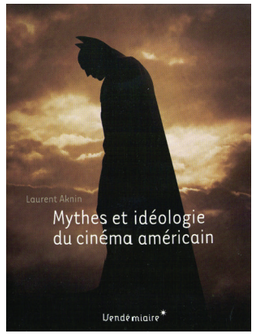
Pierre Murat

Nos adhérents ont publié

Mythes et idéologie du cinéma américain

LAURENT AKNIN

Éditions Vendémiaire – 190 p. – 20 €



On connaît la passion de Laurent Aknin pour les films des séries Z et cie. Son ouvrage vise ici la période de 1998 à 2012. Le premier chapitre au titre clair - « La science-fiction à l'épreuve du 11 septembre » - pose une question à laquelle il s'efforce de répondre en parcourant chronologiquement cette période de la création cinématographique étatsunienne. Soulignons que dans ses «bonus» complémentaires, il nous fournit une filmographie chronologique très précise, qu'il encadre d'informations sur les événements, qui, en dehors du 11 septembre 2001, vont ébranler la grande nation nord-américaine. Pour chaque année abordée, il précise des faits d'importance, faits politiques ou faits divers, comme les guerres d'Irak et d'Afghanistan, les fusillades de Columbine et de l'université Virginia Tech. L'ouragan Katrina, ses victimes et ses destructions à La Nouvelle-Orléans. Le krach boursier et la chute de la banque Lehman Brothers, l'escroquerie de Bernard Maidoff et les deux présidences désastreuses de G.W. Bush.
On comprend alors mieux les choix des cinéastes hollywoodiens en ces années catastrophiques, pas seulement pour les États-Unis. Laurent Aknin ajoute enfin un glossaire bien nécessaire à ceux qui ne comprennent pas ces termes anglo-américains dont abusent trop souvent certains de nos chers amis de la critique cinématographique.
Et maintenant bonne lecture !

Jean Rabinovici

Gallimard. F.J. Ossang : *Hiver sur les continents cernés.* Archives Ossang, Volume 1. Revue *Cée* 1977-1979, Le Feu sacré.
Jean-Marie Straub et Danièle Huillet : *Écrits*, Indépendance

François Truffaut : *Les Films de ma vie,* Flammarion, Champs Arts

Entretiens

Jean-Luc Godard/Marcel Ophuls : *Dialogues sur le cinéma,* Le Bord de l'eau. Benoît Delépine et Gustave Kerven avec Henri Aubron et Emmanuel Burdeau [*Du Groland au « Grand Soir»*], Capricci éditions. Marguerite Duras avec Jean-Pierre Caton, François Bourin éditeur.

Études

Woody Allen de Florence Colombani, Cahiers du cinéma. *Tim Burton* d'Aurélien Ferenczi, Cahiers du cinéma; sous la direction de Ron Magliozzi et Jenny He, Museum of Modern Art/Cinémathèque française. *Charles Chaplin* de Michel Faucheux, Gallimard, Folio Biographies. *Cecil B. De Mille* de Luc Moullet, Capricci éditions. *Clint Eastwood* de Patrick Mc Gilligan, Nouveau Monde éditions. *Alfred Hitchcock* de Bill Krohn, Cahiers du cinéma. *Gene Kelly* d'Alain Masson, Gallimard, Folio Biographies. *David Lynch* de Thierry Jousse, Cahiers du cinéma. *Kira Mouratova* de Eugénie Zvonkine, L'Âge d'Homme (Lausanne). *Mamoru Oshii* de Julien Sévéon, IMHO. *Pier Paolo Pasolini* d'Angela Biancofiore, L'Harmattan. *Georges Schwizgebel*, sous la direction de Patrick Barrès, L'Harmattan. *Ettore Scola* de Catherine Brunet, L'Harmattan. *Jean-Marie Straub et Danièle Huillet* de Vincent Nordon, Independance Éditions. *Quentin Tarantino* de Philippe Ortoli, Éditions du Cerf.

Voir également : *Les Archives Pedro Almodovar,* sous la direction de Paul Duncan et Bàrbara Peirô, Taschen. *Pietro Germi et la comédie italienne : cinéma, satire et société [Divorce à l'italienne, Séduite et abandonnée, Ces messieurs-dames]* de Charlotte Leclerc-Dafoi, L'Harmattan.

André Antoine de Philippe Esnault, L'Âge d'Homme. *Bruno Dumont* de Maryline Alligier, Rouge profond (Pertuis). *Jean Grémillon* de Geneviève Sellier, Klincksieck. *Christophe Honoré,* sous la direction de Jean Cléder, Le Bord de l'eau. *Benoît Jacquot* de Xavier Lardoux, AC. *Les Frères Lumière* de Jacques Rittaud-Hutinet, Cabédita (Bière, Suisse). *Pierre Schoendoerffer* de Bénédicte Chéron, CNRS Éditions. *Barbet Schroeder,* collectif, Théâtres au cinéma, Bobigny. *Agnès Varda,* collectif, Les Éditions Au fil du temps (Salles-la-Source).

Voir également *Filmer la science, comprendre la vie : le cinéma de Jean Comandon,* sous la direction de Béatrice de Pastre, avec la collaboration de Thierry Lefebvre, Centre national de la Cinématographie. *Une année studieuse* de Anne Wiazemsky, Gallimard.

FILMS

Les Ailes du désir de Wim Wenders par Sébastien Denis, Vrin. *Blow up* de Michelangelo Antonioni par Jean-François Robert, L'Harmattan. *Cela s'appelle l'aurore* de Luis Bunuel, *Archives* n°103, février 2012. *L'Homme d'Aran* de Robert Flaherty par Frédéric Sabouraud, Yellow Now (Crisnée, Belgique).
The Hours de Stephen Daldry par Laure Beclelièvre, Éditions de la Transparence (Chatou). *Salo ou les 120 jours de Sodome* de Pier Paolo Pasolini par Hubert Joubert-Laurencin,Éditions de la Transparence. *Val Abraham* de Manoel de Oliveira par Mathias Lavin, Yellow Now.

Quatre films de Hayao Miyazaki (*Mon voisin Totoro, Porco Rosso, Le Voyage de Chihiro et Ponyo sur la falaise*) par Hervé Joubert-Laurencin, Yellow Now/Les Enfants du cinéma (Paris).

Comme une épine dans l'œil : la plainte de l'impératrice Pina Bausch, textes rassemblés sous la direction de Dominique Frétard, Arche éditeur.

Sherlock Homes : de Baker Street au cinéma de Natacha Levet, Autrement.

Sur la route, d'après «On the Road» de Jack Kerouac, un homme, un film, un livre : l'odyssée d'un mythe, MK2/Trois couleurs hors série 8.

Le Symptôme Avatar de Frank Pierobon, Vrin.

SCÉNARIOS

À *L'Avant-Scène Cinéma : La Comtesse aux pieds nus* de Joseph L. Mankiewicz (n° 594, juin). *Dupont-Lajoie* de Yves Boisset (n° 589, janvier). *Le Guerrier silencieux* de Nicolas Winding Refn (n° 591, mars).

Le Nom des gens de Michel Leclerc (n° 593, mars). *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman (n° 590, février). *Le Voyage dans la Lune* de Georges Méliès (n° 592, avril).

Fellini 8 1/2, Fondation Fellini pour le cinéma/ Musée de l'Élysée/Idpure.

Après le Sud : scénario de Jean-Jacques Jauffret, D'ores et déjà. *L'Élimination* de Rithy Panh avec Christophe Bataille, Grasset. *La Mer à l'aube : les dernières heures de Guy Môquet* de Volker Schloendorff, Saint-Simon. *Très bien merci* de Emmanuelle Cuau, Left Motif (La Madeleine). *Un jour mon père viendra* de Martin Valente et Gianguido Spinelli, LettMotif. *Une nouvelle vie* d'Olivier Assayas, LettMotif.

La France qui se lève tôt de Hugo Chesnard, Éditions Reflets d'ailleurs (Clermont-Ferrand). *Lisa* de Lorenzo Recio, Éditions Reflets d'ailleurs. *Le Mariage de Cathy et Jean-Paul* de Jean-Marc Chapoulié, Filigranes (Trezdan). *Le Piano* : un film de Levon Minassian, Éditions Reflets d'ailleurs.

Le Parrain [de Francis Ford Coppola] l'album officiel de Jenny M. Jones,Éditions Premium (Enghien-les-Bains). *Prometheus, l'univers du film* [de Ridley Scott] de Mark Salisbury, Akileos (Bordeaux).

Sur la piste du Marsupilami : l'aventure du film d'Alain Chabat de Hugo Cassavetti, Marsu Productions (Monaco). *Sur les pistes du Marsupilami : de la case à l'écran : rencontre entre deux créateurs* d'André Franquin, Alain Chabat et Dugommier, Marsu Productions.

L'Art du scénario, collectif, Archimbaud/ Klincksieck. *L'Écriture de scénario* de Jean-Marie Roth, Chiron. *Lire et écrire un scénario* d'Isabelle Raynauld, Armand Colin.

Les 200 répliques les plus vaches du cinéma de Vincent Mirabel, First Editions.

Quand des écrivains font du cinéma : instantanés critiques, sous la direction de Valérie Berty et Marc Cerisuelo, Archives Kareline éditions.

Jean-Claude Carrière : *Désordre,* André Versaille éditeur. *Mémoire espagnole*, Plon.

ACTEURS

Autobiographies

Juliette Gréco : *Je suis faite comme ça,* Flammarion.

Michel Albertini : *L'Enfant sale,* Éditions D'ores et déjà. Jacques Bernard : *Le Présent du passé, souvenirs d'un acteur,* L'Harmattan. Simon Eine : *Des étoiles plein les poches,* Archimbaud/Riveneuve.

Michael Lonsdale : *Abécédaire. Des hommes et des* mots, Éditions de l'Œil (Montreuil). René Navarre : *Fantômas, c'était moi,* L'Harmattan. Daniel Prévost : *Madame B, ma seconde mère*, Le Cherche-Midi.

Entretiens

Patrick Bruel : *Conversations* avec Claude Askolovitch, Plon. Michael Lonsdale avec Jean Cléder, François Bourin éditeur. Jean-Louis Trintignant avec André Asséo *[Du côté d'Uzès],* Le Cherche-Midi.

Études

Marlene Dietrich de Louis Bozon, Michel Lafon. *Ava Gardner* d'Elizabeth Gouslan, Robert Laffont.
Supplément à la vie de Barbara Loden de Nathalie Léger, POL. *Audrey Hepburn* de Bob Willougby, Taschen.

Marion Brando, Un si beau monstre de François Forestier, Albin Michel. *Sean Connery* de Michael Felney-Callan, Nouveau monde éditions ; de Aaron Smith, Hors Collection. *Johnny Depp* de Nigel Goodall, Original Book (Marne-la-Vallée). *Errol Flynn* de Philippe Tardillier,Éditions Surat Kahn. *Robert Pattinson* de Sarah Oliver, Albin Michel. *Sylvester Stallone* de David Da Silva, collection Développons, Lille.

Brigitte Bardot de Marie-Dominique Lelièvre, Flammarion. *Annie Girardot* de Louise Livert, City (Grainville).

Jean-Paul Belmondo de Sandro Cassati, City. *Maurice Chevalier* de Bernard Lonjon, Éditions du Moment. *Alain Delon* de Christian Dureau, Éditions Didier Carpentier. *Patrick Dewaëre* de Christophe Carrière, Balland. *Jean Dujardin* de Samuel Mayrargues, Balland. *Maurice Garrel* de Jacques Morice, Stock.

Divers

Genres et acteurs du cinéma français : 1930-1960, sous la direction de Gwenaëlle Le Gros et Delphine Chedaleux, Presses universitaires de Rennes,

Les Interprètes de Tarzan de Christian Dureau, Éditions Didier Carpentier.

Cet infini glamour... de Dominique Païni, Festival de Cannes.

Flics et voyous, les pensées les plus drôles d'Antoine Duléry, Le Cherche-Midi.

Les Amoureuses de Clémentine Célarié, Le Cherche-Midi.

Casting directeur : un métier de l'ombre de Françoise Menidrey, Pygmalion.

ROMY SCHNEIDER

Romy Schneider de Jean-Pierre Lavoignat, entretien avec Sarah Biasini, Flammarion. *Romy au fil de la vie* de David Lelait-Helo, Payot. *La Véritable Romy Schneider* d'Emmanuel Bonini, J'ai lu. *Romy Schneider* de Johannes Thiele, Place des Victoires. *Romy Schneider, la passion d'une vie* de Pascal Lenfant, City. *Henry-Jean Servat présente Romy Schneider,* Hors

Nos adhérents ont publié

Le Cinéma X

SOUS LA DIRECTION DE JACQUES ZIMMER

La Musardine – 503 p. - 38 €

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe au cinéma sans jamais oser le demander, et même davantage, est à votre disposition dans la nouvelle édition du *Cinéma X*. Préfacé par le connaisseur Gaspar Noé, et toujours parrainé par l'irremplaçable Jacques Zimmer, cet album bourré de photos a pris du poids depuis le premier opus sorti en 2002. Stéphane Bourgoin, Henri Gigoux, Christophe Lemaire, Gérard Lenne, Didier Roth-Bettoni et Philippe Rouyer sont de retour à ses côtés pour partager une somme d'informations et d'analyses remarquable. Au rayon des nouveautés, on appréciera notamment un lexique des figures, spécialités et curiosités, luxueusement illustré. La mise à jour du dictionnaire des actrices, acteurs, réalisateurs et réalisatrices ainsi que des cinquante incontournables du genre, est également bienvenue. Cet ouvrage n'est pas réservé aux seuls polissons désireux d'acquérir des images osées sous le pli discret de la culture cinématographique. La richesse des sujets abordés (SM, porno gay et lesbien, remakes...), comme un historique détaillé, rendent le livre précieux pour toute personne s'intéressant au 7e art et à son évolution. Ce livre exigeant, où l'humour pointe son nez sans mauvais goût, se lit tantôt comme un dictionnaire fascinant, tantôt comme un roman coquin. On ne saurait trop recommander son acquisition. Il constituera un ajout de poids et de valeur dans la bibliothèque de toute personne majeure, qu'elle soit vaccinée ou non.

Caroline Vié

Nos adhérents ont publié

Les cinémas d'Afrique des années 2000

PAR OLIVIER BARLET

L'Harmattan
440 p. – 36 €

Quinze ans après *Les Cinémas d'Afrique, le regard en question*, Olivier Barlet, directeur du site Africultures, pour lequel il a écrit plus de 1500 articles, présente le nouveau cinéma africain, pluriel et décomplexé, qui a succédé à un cinéma plus pédagogique. Il rappelle qu'il n'y a pas un cinéma sur ce continent, mais autant de cinémas qu'il y a de cultures, diversité encore exacerbée par la situation de nombreux réalisateurs de la diaspora. Il montre les avancées et la grande diversité d'un nouveau cinéma rendant compte, à l'époque de la mondialisation, de l'imprévisibilité de la situation de l'Afrique. Parmi les nouveaux talents, il distingue Abderrahmane Sissako (Mauritanie), Mahamat Saleh Haroun (Tchad) et Alain Gomis (Sénégal). Proposant des outils conceptuels à ses lecteurs africains, l'ouvrage, sous-titré Perspectives critiques, enrichi de nombreuses citations d'Édouard Glissant et de proverbes africains, met l'accent sur la critique cinématographique très vivante en Afrique et sur le rôle majeur qu'elle doit jouer. On trouve, dans cette somme foisonnante, des développements sur la carence de l'industrie du cinéma, la télévision, la persistance de représentations issues de la colonisation, l'absence de salles, la difficulté d'accès pour les cinéastes aux films de leur aînés, la musique, la représentation de l'*itsembabkawoko* (génocide rwandais), l'art de la métaphore, l'industrie de la vidéo au Nigéria (et ses dangers), l'absence de politique cinématographique, les censures à braver, etc. Le nouveau « Barlet », fruit du patient travail de mémorialiste, mais aussi de l'engagement de son auteur, s'impose comme un riche ouvrage de référence et de réflexion.

Christian Bosséno

Collection. *Romy la légende* de Henry-Jean Servat, Hors Collection. *Delon et Romy : un amour impossible* de Bertrand Tessier, Archipoche.

MARILYN MONROE

Marilyn Monroe de A à Z, sous la direction d'Isabelle Danel, Tana éditions. *Monroerama*, sous la direction de Françoise-Marie Santucci, Stock.

Henry-Jean Servat présente Marilyn Monroe, Hors Collection. *Marilyn, la filmographie* de Arnaud Stahl, Éditions Grimal. *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Marilyn Monroe : guide visuel à destination des esprits curieux et pressés* de Laurence Godec, Hatier.

Marilyn Monroe Girl Waiting d'Anna Strasberg et Bernard Comment, Éditions du Seuil. *Une semaine avec Marilyn* de Colin Clark, Petite Bibliothèque Payot. *De Norma Jean à Marilyn*, préfaces de Lindsay Lohan et Jane Russell, photographies de Bruno Bernard, texte de Suzanne Bernard, Bernard of Hollywood,

MM personal : les archives personnelles de Marilyn Monroe, de Lois Banner, photographies de Mark Anderson, La Martinière. *Marilyn by Magnum,* Agence Magnum. *Marilyn Monroe, un hommage photographique,* Hors Collection.

CRITIQUES

V.B Chklovski : Écrits sur le cinéma, L'Âge d'Homme. Vachel Lindsay : *De la caverne à la pyramide : écrits sur le cinéma* (1914-1925), Klincksieck.

Éléments d'initiation à la critique cinématographique de Jean-Marie Mollo Ullinga, Harmattan Cameroun (Yaoundé). *Quand la politique se mêle de cinéma. La critique cinématographique des grands quotidiens au prisme de l'engagement politique* de Héloïse Tillinac, Le Bord de l'eau.

Serge Daney : *La Maison cinéma et le monde 3. Les années Libé 1986-1991*, POL. Jean-François Rauger : *L'Œil qui jouit,* Yellow Now.

Les images secondent : essai de Ludovic Maubreuil (Bellière). *Le Plaisir du cinéma. Analyses et critiques des films* de José Moure, Archimbaud/Klincksieck.
Les Visages du cinéma : 35 portraits non-conformistes de Arnaud Guyot-Jeannin, Xénia (Vevey, Suisse).

Olivier Barrot : *Je ne suis pas là. 3,* La Table Ronde.

Claude Carrez : *Simone et Pierre Blondeau, les résistants francs-comtois du cinéma,* Altes éditions (Lyon).

Olivier Rosenthal : *Ils ne sont pour rien dans mes larmes, Verticales.* Frédéric Vitoux : *Tours inquiets dedans l'île Saint-Louis,* Fayard,

ROMAN

La Fureur de la langouste de Lucia Puenzo, *Stock. Boy de Takeshi Kitano, Wombat. L'Esprit de l'escalier* de Raoul Ruiz, Fayard.

So shocking ! d'Alain Beneft, Denoël & d'ailleurs.

Forêt noire de Valérie Mrejen, POL. *Les Années faribole* de Jean Vautrin, Fayard. *Mémoire pleine* de François Weyergans, Julliard.

L'Urgence et la patience de Jean-Philippe Toussaint, Éditions de Minuit. *La Main et le regard : Livre/Louvre* de Jean-Philippe Toussaint, Le Passage, « Musée du Louvre ».

Fassbinder, la mort en fanfare de Alban Lefranc, Rivages. *Meurtre au cinéma forain* de René Bonneau, Nouveau Monde. *Le Scénariste* de Louis Gardel, Stock.

BANDES DESSINÉES

Cinéma, une sélection des meilleurs plus mauvais films du monde de Charles Berberian, 12 bis. *Un sage en hiver,* de Charles Da Costa et Philippe Chanoinat, 12 bis. *On a perdu la guerre, mais pas la bataille* de Michel Gondry, Combouraki. *Monsieur Hulot s'échappe* de David Merveille, Rouergue/Racine. *Pin-Up ! : 22 actrices cultes* de Philippe Chanoinat et Charles Da Costa, 12 bis.

DIVERS

À table avec le cinéma italien : 60 recettes de la Mamma, Agnès Vienot éditions. *À table avec Marcel Pagnol,* Agnès Vienot éditions. ♦

EXPLOITATION

VOTRE TICKET EST TOUJOURS VALIDE

par Sylvain Garel

Pour un spectateur - ou un critique - parisien en situation de handicap, aller au cinéma relève encore trop souvent du parcours du combattant. Surtout si le film que l'on a décidé de voir n'est pas diffusé dans l'un de ces récents multiplexes qui, de par la loi, sont accessibles à (presque) tous. Mais si l'on souhaite se rendre dans une ancienne salle Art & Essai du Quartier latin (par exemple), il en va tout autrement. **La Mission cinéma de la Ville de Paris a donc décidé d'apporter des solutions, partout où cela est possible.**

1 En s'appuyant d'abord sur les règlements, qui obligent tout cinéma, construit ou lourdement réhabilité ces vingt dernières années, à être utilisable par les personnes à mobilité réduite (PMR). Le législateur a également décidé que les cinémas devraient, comme de nombreux autres bâtiments ouverts au public, être l'objet d'un diagnostic handicap. L'ensemble des salles parisiennes a, aujourd'hui, été diagnostiqué. Troisième étape : d'ici 2015, tous les cinémas devraient être accessibles aux PMR. Nous savons tous que, pour certains établissements construits au début ou au milieu du siècle dernier, cela relève du vœu pieu. Aussi, des dérogations délivrées par la Préfecture de Police sont prévues pour que les lieux impossibles à adapter aux moins valides d'entre nous ne soient pas tout bonnement fermés.

D'ici là, la Ville va aider les exploitants qui le peuvent à adapter leurs salles et fournir des dossiers à la Préfecture pour appuyer les demandes de dérogation quand ce sera la seule solution.

2 En attendant, la Mission cinéma de la Ville a divisé la capitale en onze secteurs et s'est assurée que dans chaque grand quartier cinématographique, au moins un cinéma est accessible aux PMR. C'est aujourd'hui une réalité.
Mais, contrairement à une idée reçue, le handicap ne concerne pas seulement la mobilité. La majorité des personnes en situation de handicap ne sont pas dans un fauteuil roulant, ni même contraints d'utiliser une canne pour se déplacer. La Mission cinéma de la Ville s'est donc aussi intéressée à deux autres formes de handicap : les sourds et les malentendants, d'une part ; les aveugles et les malvoyants, d'autre part.

Pour ces deux catégories de personnes, la numérisation des salles est une bénédiction. Cette nouvelle technologie permet, facilement et à moindre coût, d'intégrer au fichier du film un sous-titrage et une audio-description. Aujourd'hui, grâce aux aides du CNC, relayées par la Ville pour les salles Art & Essai, toutes les salles parisiennes ont basculé dans l'ère numérique. Pour les malvoyants, le simple prêt d'un casque audio suffit. Facile également pour les œuvres en langue étrangère projetées en v.o., qui deviennent ainsi accessibles aux sourds. Il faudra, par contre, un peu de pédagogie auprès de certains spectateurs pour leur faire comprendre l'utilité pour les malentendants du sous-titrage de films en français diffusés en langue française. Ceux d'entre nous qui regardent parfois des films sur la chaîne francophone TV5 sont habitués à cette gymnastique.

3 Grâce à ces mesures, la ville comportant le plus grand nombre de salles de cinémas permettra au plus grand nombre de ses habitants et de ses visiteurs de bénéficier de cette richesse unique au monde. ♦

CONSEIL SYNDICAL & ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

CONSEIL SYNDICAL du 20/06/12

par Isabelle Danel

Conseil sortant

Présents : Jean-Jacques Bernard, Isabelle Danel, Danièle Heymann, Bernard Hunin, Gérard Lenne, Alex Masson, Pierre Murat, Charles Tesson, Philippe Rouyer, Jacques Zimmer.

Invités : Rémi Bonhomme, Marion Dubois-Daras, Anaïs Couette, Hélène Auclaire, Dany de Seille.

Absents : Jean-Christophe Berjon (pouvoir à Pierre Murat), Michel Ciment (pouvoir à Philippe Rouyer), Jean-Paul Combe (pouvoir à Jean-Jacques Bernard), Éric Libiot (pouvoir à Charles Tesson), Patrice Carré (pouvoir à Jean-Jacques Bernard), Sophie Grassin (pouvoir à Isabelle Danel).

Jean-Jacques Bernard déclare la réunion ouverte à 10h40.

1) Points divers

> Point sur l'attaque de Bernard-Henri Lévy à l'encontre du «syndicat de la critique» (entendu, en fait, au sens large des «critiques réunis» publiée dans les Inrocks.fr le 07/06/12, et notre réponse immédiate rédigée par notre président, Jean-Jacques Bernard et publiée avec l'accord de Jean-Marc Lalanne.

> Point sur le Groupement européen d'Intérêt économique de Coordination européenne des Festivals, en liquidation judiciaire. Nécessité de poser la question de notre «solidarité» à l'avocat.

> Nouveaux adhérents : Marie Toutée, Sophie Avon, Jacques Vercueil, Thomas Fouet.

> Remise à jour en fin d'année de la liste de tous nos adhérents et son envoi sous une forme à déterminer.

2) Bilan Cannes 2012

> Rémi Bonhomme et Jean-Paul Combe rappellent que l'accord concernant un déficit possible de 20 000 € a permis d'enclencher des dépenses avant certaines recettes, et a permis, au finale, de trouver de nouveaux partenaires, tels France 4 qui a financé l'opération «Jeunes critiques».
Le budget est équilibré, ce qui va nous permettre de mener à bien nos activités jusqu'à fin décembre. Les frais d'admission pour les inscriptions des films sont d'ailleurs en nette augmentation.

> Bilan de la Semaine de la Critique avec Dany de Seille, Hélène Auclaire et Anaïs Couette.

Charles Tesson constate une meilleure organisation et un bon accueil de la sélection dans l'ensemble – neuf premiers films sur dix. Présence des cinématographies indienne (un film) et latino (deux films : un argentin, un mexicain) -, il se félicite de son homogénéité, les prix étant allés à quatre films différents.

> Dany de Seille constate l'intérêt équivalent porté par la presse aux deux nouveaux arrivants à la tête des sections parallèles : Charles Tesson et Édouard Waintrop à la Quinzaine des réalisateurs.

> Jean-Jacques Bernard souligne la bonne ambiance dans la salle Miramar et dans le hall, où l'équipe a disposé au fur et à mesure les photos des réalisateurs sélectionnés.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Avant notre AG ordinaire, une AG extraordinaire a été réunie pour entériner les statuts «rafraîchis» de notre syndicat. Un quart de nos adhérents (au nombre de 238) devant être présents ou représentés, ce qui fut le cas, 77 votes se sont exprimés en faveur des nouveaux statuts (pas de voix contre, ni abstention).

L'AG ordinaire a comporté une allocution du président, le rapport financier du trésorier, une communication de Bernard Hunin sur la carte verte, et le rapport de la secrétaire générale, voir ci-contre :

Un vote unanime pour nos nouveaux statuts.

RAPPORT D'ACTIVITÉS 2011 - 2012

par Isabelle Danel

Prix de la Critique 2011

Notre remise de prix a eu lieu au Théâtre du Rond-Point, le 6 février 2012. La salle était, une fois encore, très remplie, et la cérémonie, ouverte par notre président Jean-Jacques Bernard et orchestrée par Charlotte Lipinska, a vu se succéder sur scène Alix Delaporte, Régine Vial, Ariane Ascaride, Paolo Branco, Michel Blanc et quelques autres... (Voir *La Lettre du SFCC, N°40*).

Commissions et jurys

Nos représentants à la Commission de classification des films sont Caroline Vié-Toussaint et Gérard Lenne.
Notre représentant à la Commission nationale d'Art et Essai est Jean Rabinovici.
Notre représentant au sein du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes 2012 était Francis Gavelle .
Désormais, en dehors des prix du meilleur long métrage français et étranger et du prix du premier long métrage français, ce sont des jurys, constitués de cinq à sept de nos adhérents, qui remettent les prix du DVD, les prix littéraires, le prix singulier, les prix de la télévision, et depuis peu, le prix du court métrage. Pour ce dernier, suite à plusieurs remarques et réflexions quant à l'ancien fonctionnement, nous avons lancé un appel à candidature et le jury des courts métrages sera donc élu lors du conseil qui suit cette AG, par le nouveau bureau.

Ces jurys (auquel on ne peut siéger plus de trois années d'affilée) sont ouverts à tous les membres du syndicat, selon leurs spécialités professionnelles. Les ex-aequos sont proscrits, afin de ne pas dévaluer ces récompenses.

Différents chantiers en cours

> Le site du syndicat fonctionne et est alimenté par Pamela Pianezza, mais en ce qui concerne son blog, nous vous invitons à le rendre un peu plus vivant en y postant des informations.

> Les festivals accueillant un panel de critiques de notre syndicat débattant en direct continuent à Arras, Biarritz, Trouville, Poitiers, Toulouse et devraient s'augmenter du Festival de courts métrages de Nice et du Festival L'Autre cinéma de Villefranche-sur-Saône... ▸

Les nouveaux entrants au Conseil : Chloé Rolland, Xavier Leherpeur et Caroline Vié

Point sur les cartes vertes

Cette année, 448 cartes vertes ont été attribuées (contre 420 l'année dernière), dont 371 nationales, 37 départementales et 30 cartes honoraires. Elles étaient au nombre de 568 en 2000, et de 481 en 2010.
Le passage de la Fédération nationale de la Presse française à la Fédération nationale des Critiques de la Presse française s'est fait, à l'arrivée, sans encombre, même s'il a fallu que notre ami Bernard Hunin y consacre beaucoup de son temps et de sa patience.

51e Semaine de la Critique

Même si toutes les années de la Semaine de la Critique sont importantes, celle-ci l'était encore plus, car elle succédait à celle de notre 50e anniversaire, et aussi parce qu'elle marquait les débuts de Charles Tesson au poste de délégué général.

Il était accompagné cette année, pour le long métrage, de Fabien Gaffez, Alex Masson, Xavier Leherpeur, Christine Haas, Charlotte Lipinska et Pamela Pianezza et, pour le court métrage, de Bernard Payen, Baptiste Etchegaray et Joséphine Lebard.

1200 longs métrages (contre 1050 l'an dernier) et 1585 courts métrages ont été visionnés. À l'arrivée, dix longs métrages (sept en compétition, l'ouverture et les deux séances spéciales) dont neuf premiers films, dix courts et moyens métrages + les deux courts de la séance de clôture et une séance spéciale.

Rappelons que nos grands prix pour le long métrage et le court métrage étaient, pour la deuxième année, remis par un jury de journalistes étrangers présidé par un réalisateur, respectivement Bertrand Bonello et Joao Pedro Rodriguez. Et, pour la première fois cette année, un prix Révélation était remis par un jury composé de blogueurs et présidé par la réalisatrice Céline Sciamma.
Je vous renvoie à *La Lettre n° 40* pour le détail de la sélection et à notre site pour ce qui concerne le détail des prix, mais les films qui ont fait du bruit cette année sont *Aqui y alla* de Antonio Mendez Esparza, *Los salvajes* de Alejandro Fadel, *Sofia's Last Ambulance* de Ilian Metev et *J'enrage de son absence* de Sandrine Bonnaire.

La Semaine a augmenté sa fréquentation avec 18 202 spectateurs contre 17 823 en 2011 et 14 752 en 2010. En revanche, la moyenne par séance a un peu baissé, le nombre de séances ayant augmenté.

Enfin, la reprise des films a eu lieu avec succès aux Cinémathèques de Paris et Porto Vecchio, à l'Eden Cinema de Rome et continuera prochainement à Beyrouth, Lima, Sao Paulo et Moralia.

Pour ce qui concerne les relations avec les adhérents présents à Cannes, Marion Dubois-Daras a pris contact avec l'ensemble de nos membres pour déterminer ceux qui seraient présents au festival. Ces derniers avaient un accès privilégié aux activités de la Semaine (invitation à tous les événements festifs, accès prioritaire aux projections, retrait de sacs et catalogues). Pour la première année, un petit déjeuner destiné à tous les adhérents présents à Cannes a eu lieu le 17 mai, jour de l'ouverture de la Semaine de la Critique, sur la plage Nespresso.
Le bilan comptable et le rapport de la secrétaire générale ont été validés à l'unanimité des présents.
Les résultats du scrutin pour le renouvellement du conseil ont été proclamés :

Ont été élus ou réélus au bureau :
Jean-Jacques Bernard (97), Chloé Rolland (81), Pierre Murat (80), Michel Ciment (74), Xavier Leherpeur (71), Caroline Vié (68). Ne sont pas élus ou réélus : Alex Masson (63), Jean Rabinovici (56).

Conseil entrant

Jean-Jacques Bernard, Bernard Hunin, Chloé Rolland, Charles Tesson, Michel Ciment, Philippe Rouyer, Pierre Murat, Isabelle Danel, Danièle Heymann, Xavier Leherpeur, Caroline Vié, Jacques Zimmer, Jean-Paul Combe, Gérard Lenne. Absents : Éric Libiot (pouvoir à Jean-Jacques Bernard), Sophie Grassin (pouvoir à Isabelle Danel).

Invités :
Rémi Bonhomme et Marion Dubois-Daras.

La réunion du nouveau conseil est ouverte à 15 h 50 par Jacques Zimmer, qui nous invite à procéder à l'élection de notre président.
Jean-Jacques Bernard, seul candidat, est élu par 14 voix sur 15.

La parole revient donc au président en exercice, Jean-Jacques Bernard, qui félicite et remercie les nouveaux entrants au Conseil : Chloé Rolland, Caroline Vié et Xavier Leherpeur. Il procède à l'élection des membres de son bureau.

- Vice-présidents : Danièle Heymann 15 voix, Pierre Murat 14 voix
- Secrétaire générale : Isabelle Danel 15 voix
- Secrétaire générale adjointe : Sophie Grassin 10 voix, Chloé Rolland 5
- Trésorier : Jean-Paul Combe 15 voix
- Trésorière adjointe : Chloé Rolland 15 voix
- Carte verte : Bernard Hunin 15 voix

Élection des membres du jury courts métrages

Yves Alion : 11 voix
Rita Bukauskaite : 13 voix
Thomas Fouet : 9 voix
Francis Gavelle : 13 voix
Michael Ghennam : 12 voix

Points divers

Questions et réflexions sur les prix du Syndicat de la Critique et un éventuel changement de lieu, pour disposer de plus de place.

CONSEIL SYNDICAL du 02/10/12

par Sophie Grassin

Présents : Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Jean-Paul Combe, Isabelle Danel, Sophie Grassin, Bernard Hunin, Pierre Murat, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Éric Libiot, Chloé Rolland, Philippe Rouyer et Caroline Vié.

Absente : Danièle Heymann (pouvoir à Isabelle Danel).

Invités : Marion Dubois-Daras, Rémi Bonhomme.

Ouverture à 15 h 15.

Vie syndicale

> Jean-Jacques Bernard propose une réflexion autour du statut de pigiste et de la précarité de notre profession. Une commission composée de Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Isabelle Danel, Sophie Grassin, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Éric Libiot, Alex Masson, Pierre Murat, Chloé Rolland, se réunira fin octobre.

> Point sur la représentation du Syndicat de la Critique au sein de la Fipresci : Grégory Valens, qui exerçait cette fonction jusque-là, est reconduit jusqu'au mois de juin. La question sera remise à l'ordre du jour du CA de mars prochain.

> Point de Bernard Hunin sur les cartes vertes qui arriveront dans les rédactions ou en individuel fin janvier. Il rappelle que les formulaires sont désormais adressés par courriel.

> Nouvelle adhésion : Véronique Le Bris.
Questions financières par Jean-Paul Combe et Rémi Bonhomme.
Jean-Paul Combe rappelle que l'année 2011 fut exceptionnelle. Pour l'année 2012, le budget s'annonce équilibré, un gros travail de recherches de subventions et de sponsoring ayant permis de le maintenir en l'état sans enregistrer de retrait. Mais la conjoncture économique incertaine impose de rester vigilant.

Semaine de la Critique 2013

Charles Tesson, délégué général, propose les membres de ses comités de sélection.

Pour les courts métrages : pour le poste de coordinateur, la candidature de Bernard Payen est proposée. Ce dernier ayant fait savoir qu'il se retirerait de ce comité après la prochaine édition cannoise, Charles Tesson propose d'y faire entrer Fabien Gaffez, ex-membre du comité « longs ». Il envisage à terme de lui confier la coordination à partir de 2014. Proposition de reconduire Jean-Baptiste Etchegaray.

Pour les longs métrages : Charles Tesson envisage la reconduction de Pamela Pianezza, Alex Masson et Xavier Leherpeur. Il propose les noms de Léo Soesanto (*Les Inrockuptibles*), Ariane Allard (ex-critique à *La Provence*, passée à *Positif*) et Annick Peigné-Guily (membre de la revue *Images documentaires*).

Les comités de sélection sont approuvés à l'unanimité.

Prix du SFCC 2012

Information sur les prochains prix du Syndicat de la Critique, le 18 février 2013, au théâtre du Rond-Point, dont le montant de la location reste élevé même si le théâtre consent un effort financier. Nécessité d'une prise de contact avec d'autres lieux et instances pour les éditions à venir.

Prix SFCC aux festivals de Trouville, de Biarritz, d'Arras et de Poitiers.

Fin de la réunion : 17 h 40.
Prochain conseil le mardi 18/12/2012.♦

AVOIR OU NE PAS AVOIR… LA CARTE

par Bernard Hunin

À la fin de chaque année, l'heure est venue de remplir les formulaires, de réunir ses articles parus, de prouver encore une fois qu'on est bien critique de cinéma.
Démarches fastidieuses parfois, mais auxquelles il vaut bien la peine de consacrer quelques heures, car elles permettent de décrocher… l'indispensable carte verte ! Bernard Hunin, notre représentant au sein de la Commission d'attribution de ce sésame professionnel, nous rappelle ici quelques éléments essentiels.

Tous les adhérents du SFCC bénéficient de la gratuité à la Cinémathèque française et au département cinéma du Centre Pompidou. C'est très bien ! Mais pas suffisant pour exercer son métier de critique en toute liberté, quand il s'agit de suivre une pléthorique actualité en salles (plus de 600 films nouveaux par an), de rendre compte des multiples rétrospectives, de signaler les reprises, tout en faisant découvrir, grâce aux festivals, les cinématographies émergentes, l'Art et Essai, le documentaire dans sa diversité, l'expérimental, la recherche, bref, toutes les formes d'expression par l'image.

N'ayant que deux yeux, et pas encore le don d'ubiquité, le critique se voit donc contraint à des choix déchirants dès lors qu'il ne saurait parler de ci en oubliant ça, ou privilégier l'un au détriment de l'autre. Sans compter avec les traquenards de la publicité et les obligations induites par les partenariats et autres opérations promotionnelles.

Autant de contraintes qui ont conduit la Fédération nationale de la Presse française et le Syndicat national des Journalistes à créer, en 1946, une commission chargée de délivrer une carte spécifique aux critiques (verte pour le cinéma, rouge pour le théâtre, bleue pour la musique) leur permettant, sous quelques réserves, d'assister aux séances, représentations, concerts, etc. à leur guise et sans bourse délier, l'autonomie et l'exonération facilitant un travail en toute indépendance, dans l'esprit des concepteurs.

Pendant plus de soixante ans, le système a perduré selon ces principes, en dépit des réticences, oppositions et difficultés de tous ordres : structurelles, conjoncturelles, économiques avec, pour le cinéma, la disparition des salles de quartier, des réseaux de province, les restructurations, les concentrations type multiplexes, la crise de la presse, la multiplication des chaînes de radio et de télévision, la naissance et la croissance d'Internet et des réseaux sociaux, etc. Sans oublier l'omnipotence du marketing qui entretient sans vergogne la confusion en entremêlant information et communication…

Vaille que vaille, la critique résiste au nom de sa liberté et la Commission veille à la défense de ses intérêts. En s'adaptant aux besoins ou, solidaire et réactive en se mobilisant pour faire face aux aléas. Ainsi, à la fin de l'exercice 2011, quand fut scellé le sort de la Fédération nationale de la Presse française et que, dans la foulée de cette liquidation judiciaire, s'est posée la question de la survie de la Commission d'attribution des cartes de critiques, privée brutalement de sa structure d'accueil et de sa logistique. Mis au pied du mur sans avertissement, les représentants des différents syndicats se sont alors concertés et évertués à trouver rapidement la meilleure solution possible pour assurer la continuité du service, faute de quoi la carte verte 2012 ne verrait pas le jour.

C'est dans ce contexte, qu'à l'automne 2011, ont été élaborés, rédigés, approuvés et déposés les statuts d'une nouvelle association : la Fédération nationale des Critiques de la Presse française (FNCPF), aujourd'hui présidée par Monsieur Yves Bourgade, dont l'objet est de « pérenniser l'octroi annuel de cartes professionnelles destinées aux journalistes et critiques de cinéma, dramatiques et musicaux, assurant une couverture régulière de l'actualité dans leurs domaines respectifs, dans des supports de tous types, qu'ils soient journalistes à temps plein ou pigistes à temps partiel ». Parallèlement, et après négociations, a été signée une convention de gestion avec le groupe de protection sociale Audiens, via son association interne AGEPRO, qui héberge désormais la Commission et en assure l'administration.

En novembre 2011, tout était en place et l'envoi des formulaires aux rédactions et aux critiques s'effectuait (presque) comme d'habitude. Fin mars 2012, à l'heure du premier bilan, il n'était à déplorer qu'un minimum de couacs liés, le plus souvent, au simple changement de dénomination et d'adresse. Reste que les cartes 2012 ont bien été attribuées et adressées dans les délais, même si, comme chaque année, mais pas davantage, les étourdis et les mécontents n'ont pas manqué de se manifester…

PATIENCE ET PERSÉVÉRANCE

On l'aura bien compris, il a fallu dans cette transition difficile autant que délicate, improviser sans jamais remettre en cause les principes et les règles. Pour l'avenir proche et après un compréhensible rodage, la Commission va procéder à des aménagements et des modifications nécessaires, tel l'envoi des formulaires par Internet (et uniquement par ce moyen en 2013), économies obligent.

Sont maintenus, en revanche, les justificatifs récents à produire ainsi que l'obligation faite aux correspondants étrangers de parler de la production hexagonale (à la demande de la Fédération nationale des Cinémas de France et en accord avec les autres membres de la Commission), à l'exclusion, comme pour tous, des comptes rendus de festivals, Cannes y compris.

D'autres mesures sont encore à l'étude, comme le statut des pigistes travaillant pour plusieurs supports sans pouvoir se prévaloir d'aucun. Patience et persévérance…

Comme il en a fallu pour voir couronnée la proposition avancée par le SFCC d'instaurer, à l'exemple de la carte de presse, une carte verte honoraire destinée aux critiques à la retraite, justifiant de leurs années d'activités.
Concrètement, enfin, la Commission se réunit quatre à cinq fois l'an, entre décembre et mars, après réception des dossiers fin novembre. Toutes les demandes sont vérifiées et les justificatifs contrôlés, avant que ne soit prise la décision pour accord ou refus, notifié, lui, par lettre, avec appel possible. Dans un deuxième temps, sont examinés et discutés les litiges, les recours et demandes spécifiques, relevant notamment des syndicats.

Problèmes de perte d'emploi, chômage de longue durée, arrêts maladie, maternité etc., la Commission tranche, au cas par cas, et juge souverainement. Au finale et par exemple, 395 cartes vertes ont été attribuées en 2012 (contre 550 en 2000) dont 358 nationales, 37 départementales et 24 au titre du SFCC.

Autre organisation, autres cartes à ajouter aux honoraires et on en vient vite à une simple constatation : la critique dépérit et le métier s'étiole (érosion inexorable ?) à mesure que se perdent insidieusement, tellement tout va trop vite, le temps de lire, le temps d'écouter, le temps de réfléchir et parfois même, quel paradoxe, le temps de voir les films en salles… ♦

LA CARTE VERTE ***EN PRATIQUE***

POUR CONSTITUER VOTRE DOSSIER DE DEMANDE 2013 VOUS DEVEZ :

- Remplir le formulaire individuel avec signature et cachet de l'employeur
- Joindre une photo d'identité récente (30 X 25 mm) ni agrafée, ni collée
- Établir un chèque de 45€ à l'ordre de la FNCPF (1 chèque par carte demandée)
- Ajouter 3 justificatifs récents de votre travail journaux et revues complets avec post-it aux pages de références (traduction souhaitée pour les publications étrangères)
- Copies papier pour Internet CD ou cassettes pour les radios (traduction sur papier pour les émissions à destination de l'étranger) DVD pour les télévisions
- Envoyer le tout, avant le 30 novembre 2012, à :

Audiens FNCPF – comptes de tiers
74, rue Jean Bleuzen – 92177 Vanves cedex.

Pour tous renseignements complémentaires :

0800940182 (appel gratuit depuis un poste fixe)
ou comptes-tiers @ audiens .org

DROITS ET DEVOIRS

Les cartes attribuées sont valables un an, du 1er février de l'année de référence (millésime imprimé) au 31 janvier de l'année suivante. Elles sont nominatives, (photo du critique, mention de son support), numérotées, valables pour une place exonérée soit dans un ou plusieurs départements, soit pour l'ensemble du territoire et permettent, sous conditions, de bénéficier de l'abattement fiscal consenti aux journalistes. La carte verte est strictement personnelle, son prêt, sa falsification et autres abus entraînant des sanctions immédiates : rappel à l'ordre du contrevenant, avis dans les salles, suppression et restitution de la carte à la FNCPF.

DISPARITION

YVES THORAVAL

(1947-2012)

Cinéphile d'Orient

Diplômé de Langues O (aujourd'hui Inalco), ayant résidé au Caire, parlant et écrivant parfaitement l'arabe, Yves Thoraval avait, étudiant à Paris, nourri sa cinéphilie dans les cinémas de Barbès et de Belleville, alternant films indiens et égyptiens. Il était devenu l'historien et l'incollable spécialiste des cinémas arabes et indiens, mais aussi de la civilisation musulmane. Conjuguant ses activités de journaliste, de grand voyageur et de conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France, il a notamment collaboré à *Témoignage chrétien, Cinéma, France-Pays arabes, Historiens et Géographes, Jeune Cinéma, Afrique Asie,* ainsi qu'au *Monde diplomatique* et à France-Culture.
Parmi ses nombreux ouvrages, citons : *Le Dictionnaire des civilisations arabes* (1995, Larousse), *Les Écrans du croissant fertile : Irak, Liban, Palestine, Syrie,* (1995,Séguier), *Regards sur le cinéma égyptien,* 1885-1975 (L'Harmattan, 1996), *Les Cinémas de l'Inde* (1998, L'Harmattan), *L'ABCédaire de l'Islam* (2000, Flammarion). En tant que juré, il a participé à de très nombreux festivals internationaux, où étaient remarqués sa foisonnante culture, son élégance, son charme et la sympathie qu'il dégageait.
Sans oublier sa gentillesse et son sens de l'humour, qui s'exprimaient à travers de nombreuses anecdotes, comme celle que me confiait Catherine Arnaud. En 1984, coorganisatrice du premier Festival des cinémas arabes, elle constate que, sur le programme qui vient d'être édité et diffusé, le nom de Thoraval, principal intervenant, mal orthographié, est devenu Astroraval ! Appréhendant sa réaction, elle le montre à l'intéressé qui, loin de se formaliser, éclate alors d'un rire communicatif. Le surnom de « l'astre Oraval » constitua quelque temps un private joke entre ses amis et lui. Tous ceux qui l'ont côtoyé, par exemple à l'Institut du Monde arabe, gardent le souvenir d'une personnalité qu'ils qualifient de « lumineuse ». ♦

Christian Bosséno